

STURM

revue
TRIMESTRIELLE

Sommaire

<i>Éditorial.</i> — FORCES , par O. M.	2
LE MYTHE DE L'HEXAGONE , Étude de Géopolitique française (chap.: RHIN ET LOIRE , <i>fin</i>), par OLIER MORDREL	8
La voix des Jeunes. — CONTRADICTIONS BRETONNES , par A. LE BANNER.	23
EN RELISANT « LE PRINCE »	30
COLONIES ET CAMPAGNES , par JOHANNÈS THOMASSET.	34
<i>In Memoriam.</i> — DE VIRIS , par O. M.	44
LE THÉÂTRE par J. MERRIEN; A L'ÉCRAN par E. G.	53
POÈMES GALLOS , par BRYTHON.	57
LIVRES	60
MUSIQUE BRETONNE.	63

STUR

(Steuer — Gouvernail — Stuur)

REVUE TRIMESTRIELLE — NOUVELLE SÉRIE

Autorisation P. c. 210

Deuxième Année

N° 6

Été 1943

SOMMAIRE

<i>Éditorial.</i> — FORCES , par O. M.	2
LE MYTHE DE L'HEXAGONE, Étude de Géopolitique française (chap. : RHIN ET LOIRE, <i>fin</i>), par OLIER MORDREL.	8
La voix des Jeunes. — CONTRADICTIONS BRETONNES , par A. LE BANNER.	23
EN RELISANT « LE PRINCE »	30
COLONIES ET CAMPAGNES , par JOHANNÈS THOMASSET.	34
In Memoriam. — DE VIRIS , par O. M.	44
LE THÉÂTRE , par J. MERRIEN ; A L'ÉCRAN par E. G.	53
POÈMES GALLOS , par BRYTHON	57
LIVRES	60
MUSIQUE BRETONNE	63

DIRECTEUR : O. Mordrel. — ADMINISTRATEUR : Y. Brieler.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Rennes (Bretagne), 2, Rue de Rohan. Tél. 47-71

ABONNEMENTS. — Un an, Bretagne et France : Frs 100. — Étranger : RM. 8. — Prisonniers : RM. 4. — Libraires : Frs 80.

VENTE AU NUMÉRO. — Bretagne et France : Frs 30. — Étranger : RM. 2.

ENVOIS D'ARGENT : chèques Postaux : Rennes, Brieler, C. C. 18.977.

PARUTION. — Il paraît quatre numéros par an.

CORRESPONDANCE. — On est prié de joindre un timbre pour la réponse et d'accompagner les changements d'adresse de Frs 3 en timbres. — On peut écrire en breton, allemand et anglais.

COLLABORATION. — Sauf convention contraire les manuscrits ne sont pas rendus. La copie doit parvenir au plus tard un mois avant la date de la parution.

« LES AMIS DE STUR ». — Groupement pour le développement de la revue. — Envoi des conditions d'admission sur demande.

ÉCHANGES. — Toute publication désirant faire l'échange avec « Stur » doit adresser une proposition à la direction.

DROITS DE REPRODUCTION. — Réservés pour tous pays.

FORCES

La conception de ma crépière : les bons viendront nous délivrer des méchants. Simple appel du cœur. Réminiscence du catéchisme : jugement dernier et paradis. C'est-à-dire cigarettes et beurre à volonté. En réalité chaque puissance fait la guerre pour soi. Giraud et de Gaulle seraient d'accord depuis longtemps s'il n'en était pas ainsi.

Où sont les guerres élémentaires d'antan? César chez les Barbares pour y lever des impôts et rafler des esclaves. Godefroy de Bouillon chez les infidèles pour délivrer la Terre Sainte. Les Portugais aux Mollusques pour y chercher des clous de girofle. Les Anglais aux Indes pour y vendre leurs colonnades...

Nous ne sommes pas en face d'une guerre, mais de plusieurs guerres emmêlées, dans l'espace, dans le temps et dans l'esprit de ceux qui les font.

Dans l'espace : il y a la guerre de Russie; la guerre sur et sous les mers; la guerre de Méditerranée; la guerre de Chine et la guerre du Pacifique. Certaines n'ont presque aucun lien entre elles.

Dans le temps : il y a la guerre déclanchée par l'Angleterre à propos de boîtes et de Pologne, dans la ligne de sa politique traditionnelle, pour maintenir l'équilibre des puissances continentales (et dont les différentes campagnes européennes n'ont été que des épisodes); il y a la guerre en Russie provoquée par la menace d'invasion bolchévique; il y a la guerre d'expansion japonaise, commencée en vérité depuis des années en Chine et dont Pearl-Harbour n'est qu'un développement; enfin la guerre portée en Afrique par les Etats-Unis en crise de croissance au détriment principalement de la France et qui nous en promet.

Dans l'esprit des belligérants, il y a des guerres plus secrètes : la guerre voulue par le monde capitaliste pour arrêter l'extension du système autarcique échappant au contrôle des puissances financières; la guerre voulue par les gangs démocratiques (loges, partis, etc.) pour faire disparaître la menace des gouvernements autoritaires; et surtout la guerre suscitée par les Juifs du monde entier pour abattre le premier Etat ayant démasqué leur politique raciste et osé porter atteinte à leurs monopoles.

L'ensemble est donc plus complexe que ne le pense ma crépière. Il l'est davantage si l'on songe que les guerres avouées ont elles-mêmes, parfois, des buts confidentiels. Les Etats-Unis ne se battent pas pour délivrer le monde du fascisme ou venger le Monténégro. Ils ont mieux à faire. Ils se battent 1° pour avoir l'occasion de créer chez eux un Etat autoritaire qui leur permette enfin d'organiser la production et de résorber le chômage, 2° pour trouver des débouchés nouveaux à leur industrie, en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie et, peut-être en Europe, si les forteresses volantes réussissent à détruire à temps tous ses centres industriels, 3° pour s'assurer des positions stratégiques mondiales (pendant qu'on y est).

L'Angleterre n'a pas de but secret. Elle fait la guerre dont elle a l'habitude, comme en 1763, en 1793, en 1805, en 1806, en 1809, en 1813 ou en 1914 : une bonne petite coalition contre le voisin qui grandit trop vite. La B. B. C. connaît son affaire : dans le fond, elle existait déjà du temps du vieux Pitt. L'Angleterre lutte contre Hitler, qui s'appelait hier Napoléon et avant-hier Philippe II. Elle fait aussi, bien entendu, le jeu des Juifs, parce que c'est chez elle aussi une tradition déjà vieille. Manque cruel d'imagination qui pourra lui coûter cher. Au XVIII^e, pendant que les Européens s'entr'égorgeaient, elle pouvait tranquillement se servir outre-mer. Aujourd'hui, la mer est très fréquentée; voyez Japon, voyez U. S. A.

Les Anglais ne brillent plus par l'intelligence politique. Ils se battent pour rétablir les privilèges de l'ancien monde capitaliste dirigé par Londres. C'est entendu, mais pour parvenir à cette fin, ils installent chez eux le communisme qui le détruira plus sûrement que dix Wehrmacht.

Ils ont pris les armes sans voir que l'ancien monde était déjà condamné : à l'intérieur, par la montée irrésistible du socialisme sous tous ses aspects, d'apparence contradictoire : bolchevisme, fascisme, national-socialisme, front populaire, labour. A l'extérieur, par les revendications incompressibles des peuples sans espace (Reich, Japon, Italie) et des peuples coloniaux (Indes) ou semi-coloniaux (Chine). Et encore à l'extérieur, par la montée de deux impérialismes rivaux du sien, U. R. S. S. et U. S. A. et autrement plus explosifs.

L'Angleterre, mal partie, commet trois erreurs : 1° elle s'obstine à vouloir une Europe divisée et impuissante, alors qu'elle devrait s'appuyer sur elle contre l'effort d'émancipation de ses 400 millions de sujets coloniaux et qu'elle est trop faible pour résister sans l'Europe

(et à plus forte raison contre elle) aussi bien à l'impérialisme américain qu'au mascaret bolchévique; 2^o elle a cru pouvoir se « servir » de l'U. R. S. S. comme elle s'est servie de la Pologne, de la Hollande ou de la Serbie : erreur d'optique; 3^o elle s'allie à l'ogre américain. Cette erreur-là elle semble tout de même l'avoir comprise.

Les Anglais n'ont fait que perdre et ils perdront encore. N'étant pas de force, ni contre les Russes, ni contre les Américains, ni contre les Japonais, ils n'auront qu'une ressource : se rattraper sur la peau de la France. Ils en ont l'habitude. La France aussi.

L'Angleterre nous réserve-t-elle malgré tout des surprises? Elle est si rouée la vieille haridelle! Utilisation des Soviétiques ou des Américains jusqu'au trait rouge du manomètre? Et puis, tout d'un coup, renversement, comme après la guerre de 14/18, au moment de la Ruhr et des Réparations? Rappelons nous que l'Angleterre n'a poignardé dans le dos les Russes blancs, Korniloff, Kollchak, Denikine, Pellioura, que pour empêcher une Russie forte. (Quelle réussite!)

En 1850 les Etats-Unis admellaient l'Angleterre à Panama à puissances égales. En 1901, ils chassaient l'Angleterre de Panama. En 1922, ils obtenaient la parité navale. En 1942, ils occupent l'Irlande du Nord, territoire britannique et européen. En 1943, ils sont seuls maîtres de l'Afrique occidentale. Même un Anglais finit par comprendre.

Sans l'Amérique, ses navires et son ravitaillement, l'Angleterre aurait dû déposer les armes au plus tard en 1942. L'Angleterre ne tient que par l'Amérique et pour cette raison est à sa merci. L'Amérique en profite pour glouonner tout vivant l'Empire britannique. Ainsi, voici la guerre que fait l'Angleterre : elle combat contre l'Allemagne qui ne lui demande rien et cède aux Etats-Unis zones d'influences, points d'appuis, marchés extérieurs, puissance financière dont la défense justifierait seule la guerre cruelle qu'elle s'impose. Cette politique insensée ne s'explique pas seulement par l'obstination d'un vieil orgueil : Israël est présent et ses buts sont servis par la frénésie d'un homme d'Etat. Mais elle porte en germe toutes les trahisons pour le présent et un nouveau conflit pour l'avenir.

L'Amérique d'ores et déjà a gagné le maximum contre l'Europe, Angleterre comprise. Elle a des gages plein les bras. Elle est en mesure de discuter. L'avenir ne peut que diminuer sa position dans l'ancien monde. En outre, son engagement en Europe la paralyse dans le Pacifique; son alliance avec les Soviétiques favorise le communisme chez elle; sa lutte contre le Reich affaiblit le seul soldat possible contre le danger

eurasiale qui existe pour elle comme pour les autres. Pourquoi continue-t-elle? Une seule explication : Baruch, Lehmann, Wise et La Guardia qui entendent mener jusqu'au bout leur petite histoire de famille. Morgan, lui, s'intéresse aux chemins de fer marocains.

Le Reich nazi, grimé en épouvantail par la propagande présidentielle, n'avait pas eu un effet décisif sur l'émotivité démocratique des crépières (ou de ce qui en tient lieu) des quarante-huit Etats (1). C'est Pearl Harbour qui a enlevé le morceau : le Jap est le seul épouvantail qu'on connaisse aux Etats-Unis. Roosevelt a su glisser la guerre européenne, à laquelle le peuple ne s'intéressait pas, dans la guerre japonaise. Pourquoi cette insistance? Remontez à Bullit et voyez Juif.

Je croirai à la sincérité anti-fasciste de M. Roosevelt quand il mettra au pilori les six dictateurs européens sans en omettre un seul. Pour l'instant il en oublie quatre : Franco, Salazar, Sarad-Joglou et Joseph Staline, non le moindre. Explication? Le fascisme ne gêne que quand il est antisémite.

Je croirai à l'anti-racisme de M. Churchill quand les ouvriers caffres des mines de l'Afrique du Sud cesseront de travailler cinq heures par jour de plus que les Blancs pour un salaire six fois inférieur.

En Afrique du Nord comme en Sicile occupée, la première ordonnance des Américains consiste à supprimer les lois de défense aryenne, c'est-à-dire à rétablir les Juifs dans leurs monopoles. Toutefois les soldats n'ont pas le droit de fréquenter les mêmes cafés que les officiers. J'ai compris. Mais ma crépière est heureuse d'apprendre qu'on ne persécute plus les gens, là-bas, « à cause de leur religion ».

En face de la prétention superbe et stupide des Anglais de conserver un empire mondial qu'ils ont déjà perdu; en face des ambitions planétaires des Américains sur mer, sur terre et dans les airs, le plan allemand d'organisation de l'Europe fait figure de parent pauvre. A voir les choses froidement, il ne gêne que la III^e Internationale et celle autre internationale qui est celle des grands financiers auxquels l'autarcie azienne enlève un fromage.

Alors, pourquoi une croisade des « peuples », pourquoi mener tous les Blancs à l'extermination réciproque?

(1) Notez quand même ce fait hallucinant : les aviateurs américains tombés ce printemps en Bretagne, refusaient les sandwiches, le vin et les cigarettes que leur offraient les Allemands, parce qu'ils les croyaient empoisonnés!

Parce qu'il faut venger le cousin Isaac de la fessée qu'il a reçue sur le Kurfürstendamm en 1933?

La farce est sanglante.

Une voix ordonnait récemment « Union now! » à l'Angleterre et à l'Amérique qui se haïssent cordialement. C'est la voix qui proposait en juin 40 à deux peuples stupéfaits « l'union » de la France et de l'Angleterre. Ne cherchez pas. Cette voix est l'écho de celle qui veut « unir » tous les prolétaires du globe sous la faucille et le marleau.

L'utopie juive éternelle.

Une autre voix nous dit de cesser nos querelles entre européens; ce n'est qu'occasionnellement une voix allemande. L'échelle du monde est changée : nous sommes entrés dans l'ère des continents. L'Europe fera face, unie, à l'Amérique unie, à l'Eurasie unie, à l'Extrême-Orient uni, ou elle sera la proie de concurrents trop puissants.

L'Amérique peut avoir intérêt à ce que l'Europe soit réduite à l'impuissance par des guerres intestines, qui annulent son rayonnement extérieur, effacent ses colonies et convertissent ses industries en ruines touristiques. C'est un grand concurrent qui se supprime lui-même. Mais ce n'est pas notre intérêt. Les cœurs doivent changer comme les conjonctures.

* *

Il y a quatre sortes de fossiles : les revanchards (français, belges ou tchèques!); les bellicistes anglais; les anti-fachistes; les partisans de l'équilibre européen.

Payons des redresse-moustaches aux premiers, des faux-cols droits aux seconds, des jumelles aux troisièmes et des béquilles aux derniers.

Car la question n'est pas de rétablir les petits compartiments de 1939 ni les trusts capitalistes; elle n'est pas davantage de remplir les loges maçonniques d'hosannah, encore moins de rendre le gentleman anglais à son golf et à son whisky. Elle est de savoir qui fera le socialisme chez nous, les Asiatiques ou nous-mêmes? Elle est de savoir si les Etats-Unis réussiront à s'emparer du sceptre du monde. Elle est de savoir si l'Europe sera demain la cendrillon des continents. Elle est de savoir si la race juive restera la caste privilégiée des nations blanches. Tout le reste est d'ores et déjà réglé.

Car telles sont nos préoccupations. Il en est d'autres par le vaste monde. Les « Alliés » tiennent en réserve toute une collection de problèmes internationaux, plus truffés de casus belli les uns que les autres.

Personne n'évitera que tôt ou tard ils ne soient posés. Peut-être pour notre morose consolation.

La Russie, c'est connu, cherche en trois endroits l'accès à la mer libre : Norvège, Détroits, Perse. Dans ces trois endroits elle se heurte de front aux privilèges de l'Angleterre, qui ne lui abandonnera ni la mer du Nord qui protège ses côtes, ni la Méditerranée qui est sa route vers l'Asie, ni l'Océan Indien qui garde les Indes.

La puissance britannique est sur mer. (Ça, ma crêpière le sait.) Les Etats-Unis sont en train de devenir la première puissance navale du monde, ce que l'Angleterre, pour conserver son empire ou le reconquérir, ne saurait tolérer.

Les Etats-Unis font la guerre au Japon pour assurer à leur industrie le marché asiatique, ils empiètent sur les colonies anglaises et françaises pour lui assurer les marchés africains et orientaux. Leurs seuls ennemis véritables sont les grands pays industriels qui, après guerre, produiront à bas prix pour l'exportation à cause du bon marché de leur main-d'œuvre, c'est-à-dire le Japon et surtout l'U. R. S. S.

En dehors de la guerre américano-japonaise qui est dans l'ordre des choses, aucun problème ne sera résolu, aucune paix ne sera assurée tant que les ennemis naturels seront alliés. Ce n'est qu'explication remise.

* *

Essayons de nous résumer : les Anglais ont intérêt à ce que les Américains rentrent chez eux pour y relire la doctrine de Monroe et les Américains ont intérêt à ce que l'armée allemande contienne la puissance soviétique. Les Russes ont intérêt à recouvrer leur liberté de mouvement en direction des Indes et de la Chine, où l'influence des Anglo-Saxons, s'ils gagnaient la guerre, ferait échec à leur pénétration. C'est ça, si l'on veut, leur sphère d'influence et non pas l'Europe centrale et occidentale. L'Amérique a intérêt à se retirer de l'Europe pour reporter toutes ses forces en Asie. Tous ont intérêt à cesser de se faire tuer et bombarder pour la satisfaction de telle puissance occulte.

« Il is as il is » comme disait Edouard III. Les frais prennent tôt ou tard leur revanche.

Qui dit qu'un faisceau de forces irrésistibles et profondes converge de par le monde pour concourir à l'écrasement d'un seul peuple? Le déroulement normal de cette universelle empoignade est le coup de théâtre.

Nous n'avons pas assisté au dernier.

O. M.

LE MYTHE DE L'HEXAGONE

ÉTUDE DE GÉO-POLITIQUE FRANÇAISE

II. — LES COMPOSANTES HISTORIQUES (*)

I. — RHIN ET LOIRE (Fin)

Nous avons vu au cours de notre précédente étude que le Rhin, loin d'avoir toujours séparé les peuples et les cultures, avait vu sur ses deux rives, naître la race des Celtes et se former la nation des Francs qui sont à l'origine de la France, et que jusqu'en pleine époque moderne il avait figuré l'artère vitale de l'Allemagne. Nous avons également jeté un premier coup d'œil sur la Loire, frontière méconnue, ou plutôt zone de transition millénaire entre les mondes nordiques et méditerranéens. C'est un point de vue que nous voulons aujourd'hui justifier en nous appuyant autant sur les réalités présentes que sur les souvenirs historiques. Car ce n'est point en rêveurs ni en esthètes que nous nous élevons contre les consignes de silence de la science et de l'enseignement officiels. La Moselle tombe dans le Rhin aujourd'hui comme du temps de Mérovée. Le Massif Central, comme du temps de César, reste un obstacle entre le nord et le sud que trains et voitures aiment mieux contourner que franchir. Le ciel et les hommes, la terre et les eaux n'ont pas changé beaucoup depuis dix siècles et nous devons encore nous soucier des commandements de la nature si nous voulons sortir du domaine empoisonné des théories et des programmes sans point de contact avec les faits.

On objecte à notre tableau systématique des diversités françaises que la France s'est uniformisée depuis le x^e siècle. D'accord. Mais la question est plutôt de reconnaître courageusement qu'elle s'est suicidée. Je vois une image particulièrement frappante de cette uniformisation « que l'étranger nous envie ». Qu'ils soient du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, tous les villages français ont le même

(*) Voir les nos 1/2, 3/4 et 5 de *Stur*.

aspect abandonné et sale. Personne ne s'y soucie d'y mettre un peu d'ordonnance et de coquetterie, d'y fixer agréablement la vie dans un cadre que l'édifice public, la plantation d'arbres, le style et l'arrangement des maisons contribueraient à former. Et pourtant, dans le Nord, en Normandie, en Bretagne nos ancêtres savaient entourer leurs demeures d'arbustes et de fleurs, planter de beaux arbres sur les places et dans les cimetières (1). On a brisé cette tradition en détachant les liens qui unissaient les peuples à leur terre natale. Mais la réalité profonde des provinces et de leurs habitants n'est pas dans un vandalisme d'origine administrative qui dévaste les paysages et vide les âmes. Elle est dans les possibilités éternelles de races dont l'hérédité se rit d'un siècle ou deux de mauvais traitements, elle est dans le sol qui ne bouge pas et où la forêt, par exemple, reste inscrite même quand on en a sauvagement abattu les futaies. L'histoire nous aide à relever les ruines humaines, comme un vieux plan retrouvé permet de reconstruire un monument détruit.

Il est faux de dire que les Français ont le *sentiment* de leur unité. Les Français, à dire vrai, ne sentent, n'éprouvent avec une intensité qui unit le moral au physique, plus rien. Ils ont l'*opinion* de leur unité (comme les Américains). Je ne m'arrête pas à cela, car les opinions sont changeantes. Il n'est pas interdit de penser que les Français, un jour, mis en présence de tout ce que leur cache le paravent d'une vie scolaire et intellectuelle de convention, percevront enfin leurs différences ethniques et retrouveront, dans le ravissement d'une nouvelle jeunesse, les forces de leurs souches et les impératifs de leurs plaines ou de leurs montagnes.

Quand l'étiquette française veut tout dire, elle ne dit plus rien. « Costumes français » annonce un livre qui porte sur sa couverture un couple de paysans alsaciens. « Danses françaises » dit un autre, qui commence par le fandango. « Art français » affirme un troisième, en reproduisant le cathédrale de Strasbourg. « Terre deux fois française » proclame un dernier en s'attendrissant sur les pierres levées de Carnac. Non, la vérité dit : costumes alémaniques, danse basque, art rhénan, culture des mégalithes. Eloignons-nous de ces professions de « foi » qui ne sont pas des manifestations respectables de l'âme ou de l'érudition, mais les pitoyables témoins de l'abâtardissement

(1) La place de la gare de Strasbourg était, en 1918, couverte de gazons et de fleurs. A leur arrivée, les Français, scandalisés, arrachèrent toutes ces herbes et les remplacèrent par une mer de pavés. Mais on put y organiser de superbes défilés de troupes!

du sens français par les habitudes de la démagogie politicienne. Une culture populaire ne peut plus être considérée aujourd'hui comme une commune mesure, un compromis : *c'est une substance*. Nous voulons chercher celle de la France, **celles qui sont en France**.

Pour retrouver *race et instinct* — condition nécessaire de leur renaissance — *les Français doivent se réenraciner*. *Jacobin*, après un siècle et demi de jacobinisme qui a fait de la France un tragique hybride de cimetièrre et de musée, *est un mot qui veut dire anti-français*. Les séparatistes bretons d'entre les deux guerres — on finira par le comprendre — ont montré la route aux Français. C'est pourquoi la France, qui voulait mourir, les a traqués comme des malfaiteurs.

Revenue à sa diversité historique et constitutionnelle, la France pourra sans danger, dans ses couches supérieures, songer à faire naître un nouvel humanisme, seul terrain où des traditions ethniques différentes peuvent se rejoindre. Mais réunis, au fait, par la raison et par le goût, les Français devront prendre garde de chercher une seconde fois l'uniformité dans les sentiments, les manières d'être et les usages, car, une seconde fois, ils se condamneraient à n'être plus qu'une enveloppe vide et un vocable creux.

MIDI

Quand on a franchi la Loire au sud de Nantes, on respire sous un ciel soudain plus lumineux une atmosphère déjà méridionale. Les toits plats dans les vignes annoncent les maisons ocre-rouges de Provence au milieu de leurs champs de lavande. Peu de paysages sont aussi « classiques » que ceux de l'Angoumois, dont les fermes encadrées de cyprès jettent leur note romaine dans une aquarelle aux tons délicats et légers. En descendant vers Bordeaux, les villages poussiéreux aux maisons à étages, où l'on vit dehors, appartiennent à la civilisation de type urbain du midi latin. Un Breton, un Picard s'y sentent dépaysés. Pour l'un telle fraîche vallée de l'ouest de l'Angleterre, pour l'autre tel vallon verdoyant des Flandres évoquent davantage la terre natale.

L'homme lui-même est différent. Au sud de la Loire, le fond de la population est ibère et ligurien. Le flot celtique et germanique qui a tout absorbé au nord du fleuve, n'y a déposé qu'un sédiment ténu et fort irrégulier. Au sud-ouest les Vascons, au sud-est les Grecs, partout les Romains et plus tard les Arabes y ont implanté des colonies et laissé des influences qui sont absentes des pays du nord. Ce ne sont pas les Wisigoths qui au VII^e siècle rendent sa vigueur à

l'Aquitaine, mais la race descendue des Pyrénées (1). Au siècle suivant, c'est avec l'aide des Maures que les Provençaux essaient de résister à la main-mise des Francs. Ils succombent et leur assujettissement entraîne la ruine d'une vie économique orientée vers les autres pays méditerranéens. Les oppositions entre les deux grands terroirs français sont si nombreuses, si profondes qu'elles peuvent s'exprimer à l'aide de schémas. Nous en avons dressé quelques-uns. Mais il faut jeter un coup d'œil sur l'histoire pour comprendre que ces tracés ne sont pas dus au hasard et qu'ils perpétuent jusqu'à nous des faits humains, sociaux, politiques et juridiques fort anciens que les manuels d'enseignement négligent à dessein de souligner.

DUALISME HISTORIQUE

Pendant toute la durée du moyen âge, depuis les invasions germaniques du V^e siècle jusque vers la fin de la guerre de Cent ans (XV^e siècle), les contrées baignées par la Loire sur tout le parcours du fleuve, ont constitué une limite remarquablement stable de géographie humaine. **La Loire a été, pendant un millénaire, une zone de transition**, un terrain-tampon entre deux mondes, psychologiquement et souvent même politiquement distincts, le nord et le sud de la France, et dont il subsiste aujourd'hui encore, après des siècles de nivellement étatique, des traces impressionnantes (2).

Au nord de Tours et d'Orléans, d'une part, s'étendaient les pays redevenus « barbares », peuplés par grandes masses d'envahisseurs nordiques, *les Francs*, d'où le nom de « France », au sens ethnique du terme, porté avant le XIII^e siècle par cette partie de la Gaule, la Neustrie mérovingienne, dont le centre prit plus tard le nom expressif d'Ile de France. Mais également vers le cours supérieur du fleuve, autour de Lyon, d'autres colons de très pure origine germanique, descendus de Scandinavie, *les Burgondes*, avaient fondé leurs établissements de « Bourgogne », poussant à l'ouest jusque dans le bassin du Forez, tandis qu'à l'embouchure, vers Nantes, *les Celtes* débarqués des îles britanniques et d'appartenance nettement sep-

(1) Sur l'important problème historique basque-gascon, on se reportera aux notes un peu brèves de J. Flach, *ouvr. cité*, tome IV, *Les nationalités régionales*, Paris, 1917, p. 461 à 480, vu qu'il n'existe encore aucun ouvrage moderne traitant l'ensemble de la question. Voir cependant : J. de Jaurgain, *La Vasconie*, Pau, 1898-1902, 2 vol.

(2) Pour la partie historique de ces études nous avons largement mis à contribution la science de notre compatriote R. Giémarec, que nous tenons une fois encore à remercier ici de sa précieuse collaboration.

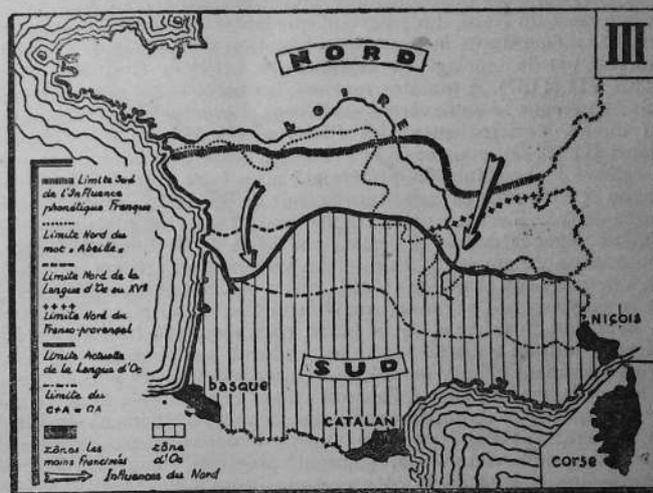
tentrionale, jetaient sur le continent les bases d'une nouvelle « Bretagne » (1).

Par contre, au sud et à l'ouest du grand arc de cercle dessiné par la Loire, à peu près dans les limites de la circonscription provinciale d'Aquitaine de l'empereur Auguste et avec prolongement vers l'ancienne « province romaine » la long de la Méditerranée (la Provence), la population indigène avait subsisté, après l'éphémère domination des Goths et sauf une brève et incomplète implantation des Francs après la bataille de Vouillé (507). Elle est presque indemne de l'apport germanique, tout en conservant dans la langue et les coutumes, la profonde empreinte de la culture léguée par Rome. A partir du VII^e siècle la Gascogne, au cœur de l'Aquitaine, se constitue comme l'antithèse vivante de la « France ». Par ce double processus de différenciation ethnique, s'est trouvée consommée au IX^e siècle, vers le temps de l'individualisation des langues vulgaires et des sentiments nationaux naissants, la séparation radicale par la Loire, de son embouchure jusqu'à Roanne et au dessus, de l'ancien territoire gaulois en deux zones dialectales et deux climats culturels parfaitement distincts : au nord, les pays de langue d'oïl, où la déformation de la langue latine s'était faite sous l'influence des habitudes de prononciation germaniques et avait donné le français; au sud, les pays de langue d'oc, où l'évolution de la langue romane avait continué sans rupture celle du bas-latin, aboutissant au provençal classique du XII^e siècle, langue des troubadours. Nous avons vu dans une étude précédente que ces diverses constatations tirées du simple examen de la géographie historique et corroborées par toutes les études spéciales d'archéologie, de linguistique, de toponymie et d'onomastique, sortent renforcées et comme véritablement prou-

(1) Sur les différents aspects de la colonisation germanique en Gaule, outre certains passages de l'Atlas de Longnon et les remarques fondées de J. Flach au tome III de son grand ouvrage, *La royauté et le principal*, Paris, 1904, p. 218-223, plusieurs travaux allemands récents renouvellent la question, résumés dans : F. Steinbach et F. Petri, *Zur Grundlegung der europäischen Einheit durch die Franken*, Leipzig, Hirzel, 1939 et W. von Wartburg, *Les origines des peuples romans*, Paris, Presses universitaires, 1941, voir surtout p. 92-98 et 118 à 156, avec cartes. Le cours de la Loire (*Liger*) est formellement reconnu au chapitre 47 de la Loi salique comme l'une des bornes de l'établissement des Francs Saliens, et il est avéré aujourd'hui, après les recherches de toute une pléiade de savants néerlandais, que le francique, vieil idiome germanique des Francs qui est à la base tant du flamand actuel que d'une partie des dialectes « tudesques » ayant constitué la langue haut-allemande, resta en usage vers le Sud beaucoup plus longtemps que ne le prétend M. F. Lot (*Les derniers Carolingiens*, Paris, 1891, Appendice I, p. 308-311), certainement jusqu'à l'extinction de la dynastie carolingienne sinon même à la cour des premiers souverains capétiens... (voir H. Van Byleveld, *Jusqu'où s'étendent en France les Pays-Bas?* Anvers, De Sikkel, 1941, p. 28-32 et notes 69-70 et 153, p. 132-134 et 148). La colonisation bretonne, par contre, n'a encore été traitée à fond que dans la thèse déjà ancienne de J. Loth, *L'émigration bretonne en Armorique*, Paris, 1883.

vées, de la confrontation avec les résultats de l'enquête la plus moderne menée sur le terrain vivant des races anthropologiques (1).

Quoi qu'il en soit de ces preuves supplémentaires du dualisme fondamental du peuplement français, il reste que si l'ancienne unité nationale de la Gaule survécut aux partages carolingiens, sous la



forme d'ailleurs amoindrie d'un royaume de « France occidentale » compris entre le cours de la Meuse et celui de l'Ebre transpyrénéen (traité de Verdun, 843), un tiers environ de ce royaume forma dès les débuts une vaste unité politique originale au sud de la Loire, qui manqua même à plusieurs reprises au cours des troubles du IX^e siècle de se constituer en état distinct, absolument indépendant, (révoltes du prétendant carolingien Pépin II et surtout usurpation des prérogatives royales par le comte de Poitiers Rannulfe II en 888, lors du premier changement de la dynastie française). Le duché féodal de Guyenne, le premier des grands fiefs de la couronne de France, devait se maintenir plus de deux siècles durant dans son intégrité et sa grandeur quasi-royale, entouré sous le règne de ses plus bril-

(1) Voir Stur, n° 1/2.

lants souverains, les ducs Guillaume V le Grand, Guillaume IX le troubadour, etc., d'un renom de puissance et de culture étendu à toute la chrétienté, qui laissait loin derrière lui le prestige du faible suzerain capétien de Paris (1). Et si la pensée dominante de ce dernier fut dès lors la réunion et l'assujettissement à son domaine de ces riches contrées méridionales à peu près étrangères à la nature de la France du Nord, il n'y parvint que lentement et très incomplètement, même après la première aliénation de l'autonomie aquitanique par le mariage de la duchesse héritière Eléonore avec Louis VII (1137). A maintes reprises, les barons poitevins, limousins et gascons se soulevèrent en faveur d'éventuels restaurateurs du duché, principalement les Plantagenets Henri II (1152) et Henri III (1242), mais aussi le Prince de Galles Edouard (1355) — le célèbre Prince Noir. Ils préféraient ainsi faire appel à l'Anglais, qui en profita pour se constituer autour de Bordeaux, pendant une durée de trois siècles, une véritable domination « coloniale », entièrement dégagée depuis le désastreux traité de Brétigny (1360) de toute vassalité envers la France. La victoire de Castillon, qui mit fin à la guerre de Cent ans (1453), assura seule la réunion définitive de la Guyenne au royaume, mais la vieille délimitation ethnique et politique de la ligne de la Loire, correspondant français de la « ligne du Main » allemande, n'en disparut pas pour autant; elle avait seulement changé de nature, tout en ayant glissé plus au sud.

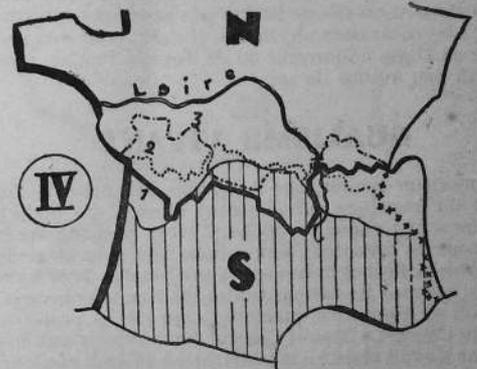
Parallèlement en effet à l'accroissement considérable de force et de prestige de la dynastie capétienne depuis l'avènement de Philippe-Auguste (1180), les us et le langage du nord avaient commencé leur expansion victorieuse, gagnant progressivement les terres d'Aquitaine le long de la côte presque jusqu'à Bordeaux (2). La langue et les institutions indigènes se maintiennent mieux dans le Massif Central, où la refonte administrative du royaume qui suivit la crise de la guerre de Cent ans, va les rencontrer et en cristallisera les limites de façon désormais officielle. De cette époque date, en effet, l'organisation administrative en partie double de la monarchie française, tenant compte de la division naturelle en pays de langue d'oïl et en pays de langue d'oc (3), accompagnée en outre

(1) Sur la distinction très nette au XI^e siècle d'une France du Nord et d'une France du Midi, voir notamment : A. Luchaire, *Les premiers Capétiens*, Paris, 1901, p. 40 et suiv. (*Histoire de France* de E. Lavisse, t. II, 2^e partie).

(2) Voir le croquis III.

(3) Voir F. Brunot, *Histoire de la langue française*, Paris, Hachette, t. I et II, 1905-1908 et A. Brun, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris, Champion, 1923; en outre l'exposé d'ensemble de J. Calmette et E. Déprez, *Les premières grandes puissances*, Paris, Presses universitaires, 1939, p. 477-480 (t. VII, 2^e partie de l'*Histoire du Moyen Age* publiée sous la dir. de G. Glotz).

d'une décentralisation générale des grands corps de l'Etat : parlement et cours de justice supérieures, assemblées des trois États, universités, etc. Même après le rétablissement au profit de Paris de l'unité territoriale, cette opposition brusquement réparée d'une France du Nord et d'une France du Midi, à peu près à l'époque de Jeanne d'Arc, se perpétua du moins dans le domaine du droit privé



1. Limite entre les droits écrit et coutumier
2. Limite nord des provinces réputées étrangères.
3. Limite des grandes gabelles.

et des institutions judiciaires. On distinguera dès lors avec soin jusqu'à la Révolution, de part et d'autre d'une ligne joignant les abords de Bordeaux à Limoges, puis par la Marche du Limousin au nom si caractéristique, à Aurillac et à Lyon, les juridictions pratiquant le droit coutumier d'avec celles du droit écrit (1), distinction juridique fondamentale quoique fort peu éclairée par nos modernes commentateurs, où revit en termes voilés le vieil et brutal antagonisme du moyen âge entre les multiples lois « barbares » de caractère tribal et strictement personnel et le « code » latin unitaire et universaliste, entiché de formalisme. Les provinces du midi resteront « réputées étrangères » et un certain dualisme persistera à travers toute la construction administrative de l'ancien régime, dans les finances en particulier (2). L'intendance royale de Languedoc,

(1) Voir croquis IV.

(2) Sur les réformes administratives de Charles VII, voir Ch. Petit-Dutaillis, *La fin*

réduite aux sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne et Beaucaire, mais conservant jusqu'en 1789 ses Etats provinciaux, son autonomie financière et son particularisme culturel, restera le dernier vestige à l'époque moderne de l'ancien antagonisme mettant aux prises l'Aquitaine et la France.

La Révolution brisa tous les particularismes, appliqua sur la France le damier uniforme des départements, centralisa toute l'autorité à Paris, mais elle ne balaya pas pour autant les diversités humaines et les contrastes physiques. Il suffit, pour s'en persuader, de voyager de Dijon à Marseille ou de Tours à Pau, de regarder et d'écouter un peu autour de soi.

DUALISME VIVANT

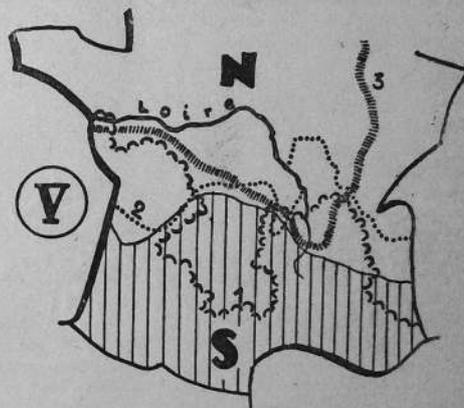
Regardons deux limites, sur le croquis III, celle de l'influence phonétique du francique sur le roman et celle des dialectes d'oc actuels. Elles sont presque parallèles. C'est la grande barre frontrière que, dans tous les domaines, nous allons retrouver au centre de la France. Les deux flèches indiquent la progression de la francisation linguistique, suivant les mêmes routes mais en sens inverse, que la romanisation au cours des quatre ou cinq siècles postérieurs à la conquête de César. Le Massif Central fait obstacle aux usages du nord, comme il avait résisté à la pénétration du droit romain, comme il avait divisé en deux branches la mode architectonique latine, qui fit monter ses toits de tuiles rondes en tenaille autour des hautes terres arvernes, à l'ouest jusqu'à l'embouchure de la Loire, à l'est jusqu'au Jura et, au delà, jusqu'à l'ilot de la Moselle. (croquis V.) Cependant les traces de l'ancien domaine perdu par la langue d'oc sont encore nombreuses. Les dialectes franco-provençaux tiennent autant du midi que du nord; les noms de lieu des Charentes sont en « ac » comme en Gascogne; et bien des mots sont restés au nord de la limite linguistique actuelle qu'on n'emploie pas dans la zone d'oïl primitive: par exemple, le mot « abeille » qui se dit « mouche à miel » au delà du grand fleuve. Par contre, un mot de pure ascendance franque comme « hêtre » ne commence à être employé qu'au nord de Nantes et d'Orléans. Plus bas, on ne connaît que les dérivés du « fagus » latin. Une ligne est remarquable, c'est celle qui sépare les

de la guerre de Cent ans, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Paris, 1902, p. 236 à 259 (Histoire de France de E. Lavisse, t. IV, 2^e partie). Le xv^e siècle est en effet l'époque de la création des divers parlements « provinciaux » (Poitiers, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, etc.) ainsi que de plusieurs des grandes universités de l'ancien régime (Caen, Poitiers, Bordeaux, Bourges...).

pays où C + A et prononce CA et où C + A se prononce CHA. Elle détermine véritablement la zone du midi la plus liée à la tradition latine, la plus éloignée des influences nordiques.

Nous l'avons dit, il suffit d'ouvrir les yeux quand on passe progressivement des terres de brumes à celles de soleil. Au sud, les charrues sont tirées par des bœufs au lieu de chevaux. Charrues? Même pas, le mot comme la chose est du nord.

Jusqu'au xx^e siècle, le Midi français avait conservé, en même

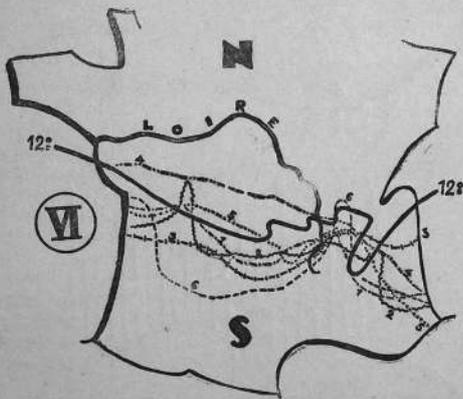


1. Limite nord du domaine compact des toits en tuiles romaines.
2. Limite nord de l'emploi exclusif des bovins pour le labour.
3. Limite sud du domaine propre de l'architecture religieuse gothique.

temps que l'Espagne et l'Italie, l'*araire*, c'est-à-dire l'*aratrum* latin aux pièces démontables et au manche unique. Le Nord utilisait la charrue à roues des Gaulois, dont le coulter, ou soc, à versoir et les deux mancherons seraient un perfectionnement de l'époque mérovingienne. Des usages aussi fondamentaux que le rythme des cultures sont différents depuis des siècles — peut-être des millénaires! — dans les deux parties de la France. Au nord, l'assolement est triennal, au sud biennal, avec l'habitude de laisser les terres maigres se reposer pendant plusieurs années.

L'aspect du midi se différencie encore plus nettement de celui du nord sous le rapport des monuments de la culture. D'un bout à l'autre de la Germanie règne le gothique. D'Anvers à Prague, de

Rostock à Bozen. D'un bout à l'autre de l'Italie les arts renouvelés de l'Antique sont chez eux. En France, rien de semblable. La civilisation française est née dans le bassin parisien, elle s'y est développée, du x^e au xiii^e siècle, en milieu fermé, et n'a rayonné ensuite que comme un produit fini. L'architecture ogivale, symbole de cette civilisation apparue d'abord en Ile-de-France et en Champagne, s'épanouira dans un domaine d'élection qui ne dépassera la Loire qu'au centre, dans la zone de faible résistance que nous avons déjà notée, là où le fleuve fait une boucle vers le nord. A l'est de la Meuse,



1. Limite nord de la *Lacerta ocellata*.
2. Limite nord de la *Rhodocera cleopatra*.
3. Limite nord du *Dytiscus pisanus*.
4. Limite sud du *Dytiscus circumcinctus*.
5. Limite nord de la *Rana fusca*.
6. Limite nord de l'*Empusa pennata*.

où c'est le Saint-Empire Romain Germanique, le Roman se maintiendra obstinément, avec une forte influence orientale, jusqu'à la brusque invasion du gothique qui s'acclimate rapidement. Au sud, en revanche, l'Aquitaine en bloc reste réfractaire, le gothique n'y fait que de rares et timides apparitions. En Languedoc, les églises à grande nef et à faibles bas-côtés sont issues de la basilique de Constantin reprise en gothique. Quant à l'Auvergne et à la Provence, elles semblent ignorer qu'une nouvelle architecture a triomphé quelque part plus au nord dans la chrétienté. (Des études aussi

intéressantes seraient à faire au sujet des édifices civils et particuliers.) Une fois de plus, le « vieux Loir gaulois » sépare deux mondes culturels, l'un né aux sources de la sensibilité nordique, l'autre continuant tantôt pesamment, tantôt avec une grâce nouvelle (1), la tradition empruntée à la Grèce par les Romains.

La géographie physique et la zoologie apportent à notre thèse une assiette naturelle non négligeable. D'une manière générale le midi a un climat plus chaud et plus sec que le nord ainsi que le matérialise l'isotherme de 12° (croquis VI). quoique le S/W ait un climat de type atlantique et le S/E de type méditerranéen. Certains insectes, particulièrement sensibles au thermomètre et au pluviomètre, attachent plus d'importance à la zone de la Loire qu'à celle du Rhin. Nous avons figuré (croquis VI) le domaine d'un saurien (ligne 1) d'un lépidoptère (l. 2), de deux coléoptères (l. 3 et 4) et de deux mantides (l. 5 et 6). Remarquer en particulier les limites 3 et 4 qui courent à peu près parallèlement et ne se rejoignent pour se croiser légèrement que dans les Alpes (unité de climat). Le « pisanus » est l'élément tyrrhénien et le « circumcinctus » l'élément sibérien de l'espèce. C'est là qu'ils s'affrontent!

CONCLUSION

De même que nous avons noté que la plupart des limites septentrionales du Midi passent largement au sud du fleuve, nous verrons, quand nous étudierons le nord de la France, que les principales limites méridionales de la zone d'influence germanique apparaissent au nord du fleuve, sinon même dans les parages de la Seine. De ce fait, la Loire, surtout dans son cours moyen, a pu jouer un rôle décisif dans l'histoire politique de la France. Depuis les terres de la maison de Bourbon, au confluent de l'Allier, jusqu'aux châteaux de la Touraine, nous sommes dans un pays dont tous les aspects expriment un équilibre presque parfait entre le sud et le nord et dont ce que nous appelons le « caractère » est totalement absent. C'est le pays où le mot « race » ne peut avoir de sens, c'est celui de la raison et du scepticisme moqueur favorables à l'éclosion de tous les universalismes, c'est la patrie du juste milieu. *C'est là, entre Loire et Seine, que l'Etat français s'est constitué.* L'Hexagone, bâti sur cet axe horizontal, a été en perpétuelle bascule. Selon que le Nord commande ou que le Sud l'emporte, le destin de la France connaît gran-

(1) Une architecture comme le roman auvergnat, sans renier ses origines, représente cependant un développement absolument original et, sous certains rapports, non moins « national » que le gothique parisien.

deur ou décadence. Les deux derniers siècles écoulés ont montré de quel côté il était dangereux que le poids se porte. La France a gardé sa force tant que l'esprit du Nord, l'esprit franc, tolérant des diversités, préférant les liens d'homme à homme aux formules juridiques, a perduré. N'oublions pas que l'âme de la France n'a jamais pris son élan au Sud.

Pas un seul grand poète de langue française n'est né dans le Midi (1). C'est toujours au Nord que le sort de la nation s'est joué. La révolution, en abandonnant l'Etat aux rhéteurs méridionaux, a livré la France au féroce génie d'uniformisation des méditerranéens, non point de ceux qui sont enracinés dans leur sol et écoutent chanter leurs cigales comme Mistral, mais aux « colonisateurs » du type romain, comme Siéyès et Maurras, qui savent utiliser la force de la race et non point l'entretenir. Ce sont eux, continuant l'œuvre amorcée par Louis XI, qui ont desséché le cœur des Français, qui les ont rendus étrangers à leurs paysages, indifférents à leurs archives familiales et locales.

C'est fait. Il existe un Français moyen, ne tenant à rien si ce n'est à sa bouteille de vin, ne connaissant rien à part sa table de multiplication ou le plan du métro, n'aspirant à rien en dehors de sa partie de pêche ou de billard. Ne cherchez pas à l'émouvoir avec le sentiment de la nature, celui de la fécondité ou celui de Dieu. Ne cherchez pas à l'élever au-dessus de sa misérable condition d'homme et de vaincu. Il n'est sensible qu'au portemonnaie : « le fric c'est sacré ».

On ne s'affranchira de la funeste erreur de l'une-et-indivisibilité de « l'hexagone » qu'en reconnaissant dans la Loire une très ancienne et durable **ligne de démarcation**, à l'Occident, entre l'Europe septentrionale et l'Europe méridionale. C'est toujours là que, de lui-même, le Nord s'est fixé. Juin 1940 a apporté une démonstration de cette permanence à ceux qui ne savaient plus qu'hier mourir aujourd'hui.

Déjà les originalités puissantes qui font ce que nous avons nommé la **ceinture réticente** de la France, terres de force, flamandes, lorraines ou bretonnes, posent que la France est un **point de ralliement**, et non un foyer, de traditions raciales différentes. La Loire, grande zone frontière entre la race claire et la race foncée, entre le celtogermanisme et le latinisme, entre l'Europe froide et humide et l'Europe chaude et sèche, proclame avec encore plus de force que la France ne peut pas répondre à sa mission européenne en prétendant, à l'intérieur de ses frontières, faire disparaître les contrastes

(1) Voir Drieu La Rochelle, *Chronique politique*, Gallimard, 1943, p. 231-244.

par la destruction des plus précieux héritages du cœur et de l'esprit. **La vérité de la France n'est pas dans l'uniformisation, mais dans la conciliation.**

Quand comprendra-t-on, là où se joue le sort de ce vieil Etat, qu'un homme sain et fort ne se fait pas à coup de formules, mais dans le bain vivifiant d'une tradition ethnique, d'un terroir et d'un ciel?

(A suivre.)

OLIER MORDREL.

ÉCHOS

ENFANTS DE FRANCE

Il y a quelques mois, un certain Comité fit le concours de la meilleure lettre envoyée par des enfants de France à leur père travaillant en Allemagne. Parmi les envois des moins de dix ans, le premier prix échu au petit Claude P. Voici la reproduction intégrale du texte primé (3000 fr.) tel que l'a publié *Paris-Soir* du 6 février 1943 :

Mon petit papa adoré,

Aujourd'hui 30 décembre, jour de mes sept ans, j'ai le cœur bien gros d'être si loin de toi. A l'occasion des fêtes de fin d'année et au seuil de la nouvelle, comme je ne peux avoir le grand bonheur d'entourer ton cou de mes deux petits bras pour te dire, en l'embrassant bien fort : « Bon Noël et joyeuse année », je veux te donner ici, petit père, toute la marque de mon amour en te disant par écrit ce que j'aurais voulu te dire à l'oreille en me faisant câliner. Papa chéri, je t'adresse tous mes vœux de bonheur. Je souhaite de tout mon petit cœur que nous soyons bientôt réunis et que tous les petits enfants du monde retrouvent leur papa.

Ma plus grande récompense sera le jour où je grimperai à ton cou et où tu m'appelleras bien tendrement comme par le passé : « Ma Bichelle ».

Je pense toujours à toi. Je ne suis pas toujours sage avec maman, mais elle sait si bien pardonner.

Pauvre maman! Depuis ton départ, elle ne sait plus sourire. Je vais te dire, papa chéri : j'ai réussi ces jours derniers à la faire rire; je lui disais : « Pendant que papa n'est pas là, on va acheter une petite saur; il aura une belle surprise en rentrant. » Puis elle m'a pressé sur son cœur en m'embrassant.

Petit papa chéri, je te quitte en te disant à bientôt.

Ton petit Claude t'embrasse de tout cœur.

Ce qui est grave n'est pas qu'un enfant, dont la main peut être tenue par quelqu'un de mauvais goût, écrive une lettre de ce genre. Ce qui est grave, c'est qu'une grande personne soit l'auteur d'un pareil morceau. (Aucun enfant n'est capable de rédiger la seconde phrase, avec ses huit ou neuf propositions emboîtées les unes dans les autres.) Ce qui est effondrant, c'est que toute une presse s'extasie devant ces « choses esquissées », c'est qu'une aussi mièvre et suspecte littérature soit donnée comme « la plus ingénue expression de cette poésie de l'enfance, que l'on ne retrouve jamais sans s'y rafraîchir avidement l'âme ». Les Français ne savent-ils donc plus ce que c'est qu'un enfant? Cette lettre avec son « petit papa adoré », ses « cœur, bonheur, amour », tout son vocabulaire d'érotisme bomboneux, sa petite grivoiserie de la fin (mettre ça dans la bouche d'un gosse!) produit chez un lecteur sain un véritable haut-le-cœur. C'est la glorification de l'enfant gâté, du bébé unique, déjà petit vieux peloteur, auquel on « sait si bien pardonner » mais qu'on ne sait pas élever. Quand un peuple en est là — et ne s'en doute pas — il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

POUR UNE FOIS

Lu cette information dans un quotidien du soir:

UNE JEUNE FILLE ÉCRIVAIT AU BORD DE LA LYS...
(De notre correspondant particulier).

Un drame mystérieux s'est déroulé au bord de la Lys, à Armentières. Un marinier fumait sa pipe à bord de sa péniche quand il aperçut une jeune fille qui suivait la berge. Soudain, elle s'arrêta, tira du papier et un crayon de la poche de son manteau et se mit en devoir d'écrire quelques mots.

Elle avait à peine commencé qu'elle se retourna brusquement et aperçut un cycliste qui fonçait à toutes pédales dans sa direction.

Retirant son manteau, elle plongea alors résolument dans la rivière où elle coula à pic. Au même instant, le cycliste hondit à terre et, sans prendre le temps de se dévêtir, se jeta dans la Lys. Le drame n'avait pas duré vingt secondes.

Bondissant dans une barque, le batelier, tout en appelant au secours, fouilla les eaux, mais en vain. Le manteau ne contenait aucune pièce d'identité. Le vélo porte une plaque au nom de Dejonckere, à la Chapelle.

Il y a tout là dedans : un roman de Simenon, un film de Carné. Mais sans un gramme de littérature : tout diamant. Et avec permission de rêver.

TÉMOIGNAGE

La rédaction de *Stur* a reçu la lettre suivante du Professeur Le Fur quelques mois seulement avant sa mort :

Evry-Petit-Bourg, le 1^{er} décembre 1942.

Mon sieur et cher compatriote,

Je viens de recevoir le nouveau numéro de Stur et je tiens à vous dire combien j'apprécie la sagesse de votre position. Mon âge et mon éloignement m'empêchent de jouer un rôle actif dans la partie très serrée qui se joue en ce moment pour notre chère province. Puis, je suis persuadé de la nécessité dans l'avenir d'une entente européenne et de la création de grands espaces économiques pour lutter contre le capitalisme judéo-anglo-saxon; je suis un partisan convaincu de l'Europe nouvelle. Si je trouve la France trop petite pour être isolée, je le pense a fortiori pour la Bretagne. Aussi n'ai-je jamais voulu être autonomiste à la façon dont on l'a été d'abord en Bretagne. Mais votre position actuelle me paraît inattaquable; il me semble qu'elle s'impose à tout Breton et qu'il faut lutter énergiquement contre la main-mise sur notre province du gouvernement central qui, depuis un demi-siècle, s'est laissé mener par les parlementaires méridionaux et qui ne paraît pas pouvoir s'arracher à leur influence.

J'ai regretté que le journal la Bretagne n'ait pu faire, comme je le lui avais demandé, un tirage à part d'une série d'articles où j'avais résumé sa campagne régionaliste; à Paris et en Bretagne, cette brochure aurait contribué à redresser bien des erreurs commises à notre détriment.

Ne prenez pas la peine de me répondre et veuillez agréer, Monsieur, avec tous mes souhaits de succès pour votre campagne en faveur des libertés bretonnes, l'assurance de mes sentiments de toute dévouée sympathie.

LOUIS LE FUR.

La revue *Stur* est émue et fière de l'accord de feu le Professeur Le Fur avec sa doctrine politique.

LA VOIX DES JEUNES

CONTRADICTIONS BRETONNES

Nous n'avons pas encore dégagé les bases philosophiques du nationalisme breton.

On répondra fort justement que nous avions d'abord à le créer. Il sortit tout armé de la race, sans que nous eussions à nous poser les questions de l'exégèse. Précis, tranchant et tailladant, il était le meilleur de nous qui comptions parmi les meilleurs. Pour répondre à nos vœux secrets comme aux exigences du moment, à la loi profonde de la race comme aux nécessités du combat, nous le fîmes, instinctivement *pessimiste*, mais comme il arrive à la naissance de tous les mythes, sans le savoir, et de ce pessimisme hautain des grands philosophes sans lequel rien de grand ne s'est fait. Je songe notamment aux philosophes pré-socratiques, Anaxagore, Anaximandre, Empédocle, si pénétrés du monde, et comme une épine dans la chair du monde, semblable à nos saints bretons. Je sais bien qu'on se récriera. Je les évoquerai à nouveau. Qu'on ne confonde pas notre dédain de l'argent, notre mépris des dieux, avec la littérature pleurnicharde, et secrètement satisfaite, de notre temps, qui ne gémit que pour mieux recevoir, avec l'aveugle du coin, deux sous percés dans sa sébille. Nous écoutions les imprécations d'Eschyle contre les Dieux. Et celles de Céline, aujourd'hui. Voilà notre pessimisme, fort exigeant de l'homme encore plus que du peuple. Nous n'attendions rien que de nous, et *notre pessimisme était virilité*. Nous laissons aux bourgeois les idées noires, bien que notre position, les rebuffades et les amitiés rompues eussent pu multiplier à l'infini les jours de cafard breton. Les garçons de l'Emzao (1) m'apparaissent comme des météores, et leurs chefs n'avaient ni la gravelle ni la goutte. Rien en apparence ne semblait plus opposé que leur bonne humeur à toute philosophie pessimiste et, s'ils vivaient en des garnis délabrés, aucun d'eux ne se pendit jamais à sa lucarne. Ils rejetaient tout romantisme, ignorant combien ils se montraient en cela romantiques, mais du meilleur romantisme : celui de l'enfant grec qui veut de la poudre et des balles.

Il faudrait connaître bien mal le pessimisme, étroitement lié au déterminisme social, à la connaissance expérimentale comme au sentiment de notre faiblesse. Ainsi que le pessimisme grec des tribus pauvres et guer-

(1) En breton : Mouvement (au sens d'action collective).

rières, le nôtre nous était imposé par des raisons géographiques et sociales. Nous étions entourés d'ennemis. Nous avions à considérer les nôtres en ennemis. Nous avions faim, et de cette faim sauvage et toujours dévorante qu'apporte la vie primitive, qui est la *vie première* et toujours dévorante. Nous ne pouvions offrir à notre peuple que des tâches monstrueuses, à cent coudées au-dessus de notre pouvoir, d'où notre réputation de folie, la seule qui pût nous garder! Peuple misérable qui ne pourrait vivre que dans un orgueil inhumain! « Peuple, criions-nous, gardez-vous à droite! peuple, gardez-vous à gauche! » En exagérant les périls, nous l'élevions toujours plus haut. Qui peut le plus peut le moins : il nous arrivait de désirer l'absurde, comme le plus fort des stimulants, et qui jamais, aux âmes fortes, ne fut absurde, mais possède d'étranges vertus. Nous devions croire au déterminisme beaucoup plus qu'à la liberté, qui nous abandonnait, à la justice de la force plus qu'à la force de la justice, qui nous trahissait, et développer en nous l'esprit de conquête plus que celui de paix qui, en nous retenant sur les chemins du mal, nous empêchait de faire le bien.

Georges Sorel écrit que « l'optimiste est, en politique, un homme inconstant ou même dangereux, parce qu'il ne se rend pas compte des grandes difficultés que présentent ses projets; ceux-ci lui semblent posséder une force propre conduisant à leur réalisation, d'autant plus facilement qu'ils sont destinés, dans son esprit, à produire plus d'heureux. »

Notre pessimisme nous a sauvés. Il explique l'attitude étrange aux yeux de certains de Stur 1943, et le Réformisme breton. Comme un poulain venant de sauter la haie achève sa course haletante en foulées plus amples et, regardant le monde, cesse d'y voir le but vers lequel triomphant il s'avance, l'obstacle écrasé de la France a détendu nos visages et leur prête une certaine gentillesse, qui n'empêche pas un raidissement plus grand devant de plus grands obstacles. Ce qui s'oppose à l'Europe s'oppose à nous aujourd'hui et maintient notre pessimisme. Qui nous sauvera en de plus grands dangers.

Si nous nous étions montrés optimistes, idéalistes et sensibles, nous aurions fait sans doute la Révolution bretonne, et versé beaucoup de sang pour nous maintenir au pouvoir. Rien n'est plus odieux que le gouvernement des anarchistes, et de forcer les peuples, bêtes et gens à la liberté. Les Jacobins de Quatre-vingt-treize étaient particulièrement optimistes, idéalistes et sensibles.

Ils ont taché de sang la fleur bleue.

L'homme aux bragou-bras n'échappe pas aux problèmes du monde. La guerre ou la paix, socialisme, démocratie ou fascisme, lui importent plus que la liberté de la Bretagne, et le problème breton ne vaut que dans la

mesure où il apporte, aux problèmes du monde, la solution qui lui convient. On ne vit pas de liberté, d'amour et d'eau fraîche, disent les bonnes gens, et la liberté de la Bretagne ne fut jamais à nos yeux une fin, mais la condition première d'un heureux avenir. Ce que nous appelions le problème breton pouvait pénétrer le détail en même temps que bâtir une conception du monde, — étudier aujourd'hui la question du Zh (1), se battre pour l'Europe, — assez important pour occuper une vie, assez urgent pour nous faire délaisser de confortables études, assez angoissant pour nous prendre corps et âme, et qui ne nous laisserait plus que parvenus au pouvoir, ou dans la fosse à chaux. Et le partisan du Zh peut être celui de l'Europe. L'avenir de la Bretagne ne se résumait pas dans la séparation, condition nécessaire et non suffisante. Nous avions à construire la Bretagne et notre construction présente résoudrait les tâches de l'avenir. Notre réponse au présent apportait une réponse à l'avenir. Demain ne nous surprendrait pas. Les siècles futurs apparaissaient, dans cet instant qui nous condamnait. C'est pourquoi notre nationalisme, venu du plus lointain passé, et déjà, dans notre esprit, vers les plus lointains avénirs projeté, était essentiellement *un mythe*. Il échappait aux contingences présentes, excluait tout réformisme. Il était vaste et général, en même temps que très précis. Nous le tenions, ferme, en nos poitrines.

Cependant, nous ne nous grisions pas de ce mot comme les conquérants de Malraux, toujours prêts à abandonner la liberté, ses fastes et ses morts futurs si l'on eût pu nous convaincre qu'elle n'était pas la clef de voûte de la question. Nos pères s'étaient opposés à la France, dans un temps où le nationalisme n'existait pas, pour une « promesse de bonheur ». Ils avaient lutté contre les lois du royaume, heureux des lois de la Duchée. Et bien moins contre la France, séduisante et dispensatrice d'honneurs et de bienfaits, que contre le royaume. On vivait plus heureux, sous nos principes, qu'à la cour du roi très-chrétien, puisqu'on vit toujours plus heureux sous sa loi. La plus haute politique est question de bonheur.

Nous avons criblé de pierres l'intellectualisme « étrange perversion du christianisme » et dénoncé l'hypocrisie des intellectuels jaloux du pouvoir. Ainsi, sous notre apparence révolutionnaire et notre sectarisme, étions-nous étrangement réalistes, ou l'eussions-nous été, si le monde l'eût voulu.

Mais le monde ne le voulait pas.

...Nous ne sommes pas parvenus au pouvoir et n'avons pas encore creusé, de nos propres mains, la fosse où nous culbuterons pêle-mêle (2). Cependant, au fur et à mesure que l'inaccessible pouvoir paraît vers nous s'abaisser, nous n'avons plus le droit de ne pas tendre la main.

(1) Allusion à l'un des articles les plus contestés de la récente réforme orthographique bretonne.

(2) La Rédaction fait toutes réserves.

Pour nous hisser vers ses fruits et dans ses branches, que les compagnons se fassent la courte échelle...

Au demeurant notre pessimisme était bien plus une attitude humaine, une « métaphysique des mœurs » qu'une cosmogonie. Il créait un type d'homme nouveau, épris de connaissance précise et de puissance intellectuelle, ce qui avait jusqu'alors quelque peu manqué au Breton. Nous nous voulions puissants par la passion et par l'esprit. L'une n'allait pas sans l'autre. Il n'est pas dit que la seule sensibilité peut faire vibrer le Breton. Pourquoi l'exclure des joies de l'intelligence? Notre bonheur, hommes d'Occident, est celui de l'évidence, et la pourpre royale donne moins de joie qu'au catéchumène un verset bien compris. Notre passion avait besoin d'être connue. Car le roi n'est puissant s'il ignore son pouvoir et sans cesse le mesure en de nouveaux combats : la joie de la puissance a besoin d'être sue, et nous voulons nous *savoir* libres.

Nous avions besoin d'une élite, voire d'un nietzschéisme breton. Or, toute élite, dans les temps heureux, paraît plus étrangère à son peuple que l'étranger baladin. Dans la mesure où le génie la frôla de son aile, l'élite s'écarte de son peuple qui s'avilit dans le bien-être et se veut semblable à autrui. Nous la reconnaitrions à son éloignement. Oui, en ces temps heureux, l'élite vraie, au Conseil, ne vint jamais s'asseoir, mais s'envolant d'un coup d'aile, marquée par le génie, le hasard, détachée de son peuple qui se retrouve en elle avec horreur alors qu'il changeait de visage ou s'attachait un masque, elle lui crie ce qu'il est, ce qu'il fuit, comme le ferait son mauvais génie. Plus proche de la nature et par suite de sa race, sa qualité devient sa punition. On lui préfère un bourgmestre ventru. Mais, en des temps difficiles, ce peuple la reconnaît sans peine. On devait se tourner vers nous et tour à tour nous appeler ou nous haïr. Contradictions bretonnes, d'autant plus violentes que ce peuple est Peuple davantage, das Urvolk, et d'autant plus lui-même qu'il accueille généreusement l'étranger. Faiblesse celtique. Faiblesse aussi, en sa future colère : il viendra bien un jour, très proche, où l'on nous reprochera notre apparente incertitude et de n'avoir, aujourd'hui, rien tenté. Où nos cris d'hier seront multipliés, quand nous baisserons la voix. Une Bretagne qui se francisait nous rejetait avec horreur : nous lui rappelions trop ce qu'elle ne pouvait être. Mais nous n'aurons plus de place, dans une Bretagne redevenue bretonne, et sans doute très ingrate. Nous avancerons cependant au sein des tempêtes futures qui n'ont pas encore secoué les volets des bourgs, car nous faillirions à notre devoir si nous n'étions toujours *en avance, en contradiction* avec notre peuple et le jour précédent, — je ne dis pas en opposition!

Puis, un jour où le remords viendra nous rappeler, dans notre exil, où nous serons à la fois, en des temps périlleux, les maîtres et les serviteurs.

Nous n'écrivîmes aucun « projet de Constitution d'une Bretagne indépendante » nous refusant à l'utopie et préférant, sur les routes, faire claquer nos drapeaux. Dieu protège la Bretagne, la Corse et la Transleithanie d'un projet de Constitution! Pour garder tout son pouvoir, l'idée de la liberté de la Bretagne devait avoir la pureté et la violence du mythe, qui s'oppose à l'utopie, car l'on n'eût pas manqué de nous traiter d'utopistes si nous eussions par mégarde dévoilé des projets, d'ailleurs inexistantes.

Le mythe appartient à l'ordre émotionnel dont parle Keyserling, comme le substratum du monde. Le centre de gravité de l'homme, c'est la passion, comme le mythe celui des peuples! On meurt pour un mythe, et les garçons du Mouvement, je le jure, se préparaient à mourir, mais les prêtres de l'utopie, eux, assassinent. Périr le monde, qui refuse leur âpre bonheur! Car l'utopie est sereine et mensongère, et tue froidement. Il n'est pas dans le pouvoir d'un homme de modifier le monde, pour répondre à sa volonté, très certainement optimiste. Cela s'appelle défier Dieu. O l'optimisme de cet homme, Œdipe! Œdipe! jusqu'au moment de te crever les yeux! Qui se croit le maître des morts, des pestes et des dieux en train d'enfanter ta perte! Et Lénine, Roi des Rois morts, souverain des villes incendiées!

L'aventure des moujiks soulevés pour « Dame Constitution » dit assez que l'utopie ne vit que par l'élément mythique qui l'anime, et si les garçons acceptaient de donner leur sang, aucun d'eux n'aurait piqué son petit doigt pour un projet de Constitution. Tous les grands mouvements sociaux s'élèvent sur un mythe, prennent l'accent d'une religion. Le socialisme se résume en la promesse d'un monde meilleur, à laquelle ont cru tous les vilains, parce qu'ils étaient vilains, le christianisme en la promesse d'un autre monde, à laquelle ont cru les hommes, parce qu'ils étaient enfants. Enfants et vilains, c'est cela. Mais l'Évangile est accessible à tous, si bien peu ont lu le *Capital*, qui demeure une sanglante utopie. Car l'utopie est savante, toute illuminée de raison, dont le créateur demeure effroyablement seul, offrant aux sociétés son monstrueux enfant coupeur de têtes...

Terré dans son palais, quand Arthur chevauche en Brocéliande.

L'utopie s'achève dans les flammes; le mythe ne meurt pas. Il semble que la nature, les fontaines et les fougères soient désormais en sa puissance, assez grande pour élever un peuple. L'entendez-vous, dans la bouche des lavandières? Le mythe unit les hommes, que l'utopie sépare. Il naît dans un petit groupe de compagnons, volontiers iconoclastes : nous fûmes provoquants comme les premiers chrétiens. Notre pessimisme viril recherchait des adversaires. Nous les aimions bien.

Le mythe de la liberté bretonne, indiscutable, indiscuté, écarte de nous tout renoncement : à travers tant d'incertitudes, nous allons toujours à

lui. Il nous guide comme à la première heure, lui qui ne peut pas changer. Aujourd'hui, nous devons le faire entrer dans la vie quotidienne avec le *benedicite*, — en conservant les liens mystérieux et puissants de la première équipe. *Le Réformisme breton ne peut participer qu'au mythe, ou disparaître.*

Nous devons garder le mythe, rejeter toute utopie.

..

Il était d'autres contradictions, infiniment plus dangereuses. Le mythe appelle la violence, où le peuple breton ne se reconnaît plus. L'ardeur des Celtes au combat, leur joyeuse virilité, comment les prêter à ce peuple, paré de ses tares comme des plus hautes vertus? Qui ne retrouvait son courage, fait surtout de résignation, que dans les tranchées peuplées de morts. Celtes, l'enivrement des batailles, la chair tannée du lansquenet; mais breton veut dire autre chose. Tendresse. Comme on offrait au potentat romain des coqs si courageux qu'ils préféreraient mourir, au combat, plutôt que reculer, celui-ci répondit : « Donnez-moi plutôt de ceux qui les font périr. » J'ai bien peur que les Bretons appartiennent à cette race déchiquetée par les ergots sanglants de ceux qui l'emportaient en valeur pour le Dieu des Armées. Et ceux-là n'étaient-ils pas Celtes, que préférerait justement le Romain?

..

Nous voudrions ici défendre la violence, que n'accompagne pas la haine. Cachée au plus profond de nous, elle apparaît quand tout est remis en question, et la vie de la Bretagne était justement en question. « L'homme qui désire, mais n'agit point, engendre la pestilence » (William Blake). Toute action est forme de violence, et non pas la violence une forme de l'action. La vie détruit, et l'homme fait mal qui vient au monde. *Nous n'étions pas vivants parce que doux.*

Chaque peuple, chaque individu a sa forme de violence, coléreuse ou patiente, impulsive, obstinée, dont la plus pure demeure celle que nous nous faisons à nous-mêmes. Nous avions violenté la Bretagne, contradiction bretonne qui fut notre mérite. Nous montâmes à l'assaut de notre peur de vivre, et de ce fatalisme qui nous avait prostrés. Nous voulûmes rejeter ces oripeaux crasseux, *orientaux*. Il y avait en nous un étrange mélange d'*humilité* que nous disions chrétienne, et d'*honneur celtique*. Notre violence apparut celle de l'*Occident*, de l'honneur contre la pouillerie, de la *vie exigeante* contre la *rêverie malsaine*.

Contradictions éternelles du peuple breton, du *Celte* contre le « Breton ». Contradiction de l'Éros païen, de l'Agapé chrétienne : Tristan de Cornouailles. Contradiction de la Bretagne et de la France : Jean-Pierre Cal-

loc'h. Contradiction de l'amour rose, de la passion : tous les amoureux de Bretagne. Contradiction de l'individualisme celtique, du renoncement breton? Non pas! Il suffisait de regarder en nous le *Celte* et le *Breton*, celui qui prend, celui qui donne, sans oublier que « l'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel » pour connaître la sublime conciliation tentée par Saint-Jean : « Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui donna sa vie la rendra *vraiment vivante*. »

Toutes les contradictions de l'individu, toutes les contradictions de la Bretagne se trouvent, dans le mythe, résolues.

ALAIN LE BANNER.

DEUX LETTRES

D'un journaliste français, L. R. :

Votre revue m'a épaté. J'ai derrière moi une longue carrière de journaliste. Je n'ai jamais vu aucun journal, aucune revue, donner des chiffres sincères et exacts concernant le tirage et la vente. Or, le langage de M. Bricler, dans votre dernier compte rendu administratif, est indubitablement sincère; cet accent-là ne peut pas tromper. Et, par leur exiguité même, ses chiffres montrent l'ampleur de votre succès. Tout autre aurait ajouté un zéro... et le lecteur en aurait enlevé deux! Non, vraiment, je n'ai jamais vu cela. Une revue qui dit la vérité en cette matière est inquiétante comme un homme vierge au milieu des dissolus. Il est bien surprenant qu'il ne se trouve pas quelque part un directeur de presse pour interdire un tel scandale, sous quelque prétexte pudibond, et pour la raison tout à fait valable que, si l'honnêteté se mêle de la corporation, on ne sait vraiment pas où l'on ira.

D'un lecteur flamand, J. M. G. :

Dans votre article « hexagonal », suite 2, vous avez encore plus raison que vous ne pensez. Votre carte page 21 et le schéma de la résistance au jacobinisme pourraient même être complétés en ce qui concerne les Pays-Bas. La résistance de Fruchart qui, en 1813-1814, souleva une armée de 30.000 à 40.000 hommes, s'est bien exercée contre Napoléon, mais celui-ci n'est-il pas l'incarnation la plus complète de ce jacobinisme honni des populations « hétérogènes »? Ce Fruchart était de Merghem (Merville) près d'Hazebroek. Ses lieutenants et son armée se recrutèrent dans l'ensemble du Nord et du Pas-de-Calais, coïncidence idéale pour vos thèses, dans la totalité des Pays-Bas français. La conspiration universitaire du silence a si bien tué le nom de Fruchart que son aventure est quasi universellement inconnue. Un article lui a été récemment consacré dans la *Vie du Nord* (1). Votre carte page 21 n'indique, pour les Pays-Bas, hors des frontières françaises actuelles, que les déportations de prêtres. Il y a eu pourtant la *Guerre des Paysans* (Boerenkrijg), qui donna assez de fil à retordre aux armées jacobines et dont la Flandre célèbre pieusement, à l'heure actuelle, les héros (Van Gansen notamment).

(1) *La Vie du Nord*, 62, boulevard de la Liberté. Lille.

EN RELISANT « LE PRINCE »

Les Discours sur la première décade de Tite-Live et Le Prince écrits par Machiavel dans le premier quart du XVI^e siècle, doivent être comptés parmi les œuvres capitales de l'esprit humain en matière de science politique. Elles n'ont, après quatre cents ans, rien perdu de leur intérêt ni de leur pertinence. Le Prince, en particulier, marque vraiment, par opposition aux conceptions médiévales, la naissance de la pensée politique moderne. Il y a bien autre chose dans Machiavel que le « machiavélisme », mais toute une conception de l'homme, de la patrie, de l'État, qui apparaît aujourd'hui comme la préface du mouvement des nationalités — en particulier l'italienne — et délie une sagesse profonde qui servira de guide à quelques-uns des plus grands hommes de l'histoire, aussi différents que Henri IV, Richelieu, Christine de Suède, Napoléon, Lénine ou Mussolini.

Nous donnons ci-après quelques extraits du Prince (1) :

De l'art des alliances (2).

...Le roi Louis fut mis en Italie par l'ambition des Vénitiens qui voulurent gagner la moitié de la Lombardie par le moyen de sa venue (3). Je ne le veux point blâmer d'avoir pris ce parti; car, voulant commencer à mettre le pied en Italie et n'y ayant point d'amis, mais au contraire lui étant toutes les portes fermées à cause des agissements du roi Charles, il fut contraint de chercher toutes les amitiés qu'il pouvait; et, sa décision prise, il eût réussi dans ses desseins s'il n'eût par ailleurs commis aucune faute. Le roi donc, ayant conquis la Lombardie, regagna bientôt la réputation que lui avait ôtée le roi Charles. Gênes se rendit; les Florentins lui devinrent amis; le marquis de Mantoue, le duc de Ferrare, Bentivogli, M^{me} de Furlù, les seigneurs de Faenza, de Pesare, de Rimini, de Camerino, de Piombino, les Lucquois, Pisans, Siennois, chacun vint au-devant de lui pour être à sa dévotion. Et alors les Vénitiens purent considérer leur folle

(1) *Le Prince*, Éditions de Cluny, Paris. Le texte français a pour base la savoureuse traduction de Jacques Gohory. Signalons, en passant, combien cette langue française (et même italienne!) du XVI^e est plus proche du breton par sa syntaxe que le français moderne! Il y a des phrases qu'on peut traduire mot à mot. Mettra Machiavel en breton serait un jeu d'enfant, de même par exemple que telle page d'Henry IV ou de François I^{er}, à plus forte raison de Rabelais... Qu'en pensent nos amateurs de grammaire historique et comparée?

(2) Du chapitre III : « Des principautés mixtes. »

(3) Les Vénitiens avaient demandé son aide contre Milan et signé avec lui un traité secret (10 février 1499).

entreprise, qui, pour avoir deux villes en Lombardie, firent ce roi seigneur des deux tiers de l'Italie (1).

Que chacun donc considère combien il était facile au roi de maintenir son prestige en Italie, s'il eût observé les règles que nous avons données ci-dessus et s'il eût défendu et protégé tous ses amis, lesquels pour être en grand nombre, faibles et craignant les uns le pape, les autres les Vénitiens, étaient toujours contraints de demeurer avec lui; et par leur moyen il se pouvait facilement assurer de tout autre, pour puissant qu'il fût encore. Mais il n'eut pas plutôt le pied dedans Milan qu'il fit tout le contraire, donnant secours au pape Alexandre (2) afin qu'il occupât la Romagne, sans s'aviser qu'en prenant ce parti, il s'affaiblissait, se privant des amis qui s'étaient jetés entre ses bras, rendant l'Église trop puissante en ajoutant au pouvoir spirituel qui lui donne tant d'autorité, une telle puissance temporelle.

Et la première faute faite, il fut contraint d'en faire d'autres; en sorte que pour arrêter un peu l'ambition d'Alexandre et de peur qu'il ne devint Seigneur de la Toscane, le roi fut contraint de retourner en Italie (3). Il ne lui suffit pas d'avoir fait l'Église puissante et chassé ses propres amis, mais pour avoir le royaume de Naples, il le partagea avec le roi d'Espagne. Et alors que d'abord il tenait l'Italie à sa discrétion, il y mit un compagnon, afin que les gens ambitieux du pays et malcontents de lui eussent à qui recourir. Et alors qu'il pouvait laisser en ce royaume un roi qui fût son tributaire, il l'en tira pour en mettre un autre qui l'en pût chasser lui-même.

C'est chose certes fort ordinaire et selon nature que le désir de conquérir; et toutes et quantes fois le feront les hommes qui le peuvent, ils en seront loués, ou pour le moins ils n'en seront pas blâmés. Mais quand ils ne peuvent et le veulent faire à toute force, là est la faute et le blâme. Si donc les Français avec leurs forces pouvaient envahir Naples, ils le devaient faire; s'ils ne pouvaient, ils ne le devaient point partager. Et si le partage que fit le roi de France de la Lombardie avec les Vénitiens mérite excuse pour avoir par ce moyen mis le pied en Italie, celui de Naples est digne de

(1) Les « deux villes » de Machiavel, c'est tout le territoire à l'est de l'Adda, avec Crémone, Bergame, Brescia, Vérone... Et le roi de France était loin d'être seigneur des deux tiers de l'Italie. Ses partisans, plus ou moins chauds, étaient à vrai dire nombreux. Si Machiavel force les choses, c'est qu'il est choqué du geste des Vénitiens appelant Louis XII, comme d'une trahison envers l'Italie.

(2) Roderic de Lanzol y Borgia, né en 1431, à Jativa, en Espagne, était neveu du pape Calixte III qui le nomma archevêque de Valence, puis cardinal. Élu pape en 1492 après avoir acheté les votes du conclave, il se conduisit, à l'instar de ses prédécesseurs, en souverain temporel plutôt qu'en chef de l'Église. Il pratiqua sur une échelle jusque-là inconnue la simonie et le népotisme.

(3) César Borgia, fils du pape Alexandre VI, menaçait en effet la Toscane lorsqu'en 1502 Louis XII retourna à Milan. Mais il s'agissait surtout de préparer la guerre contre les Espagnols dans le royaume de Naples.

blâme parce qu'il n'a point la même nécessité pour excuse. Le roi Louis avait donc fait cinq fautes : ruiner les plus petits, accroître en Italie la puissance d'un puissant (1), y avoir fait entrer un étranger très puissant, n'y être point venu demeurer et n'y avoir point envoyé des colonies. Lesquelles fautes ne lui eussent pu nuire tant qu'il eût vécu, s'il n'eût fait la sixième : ôter leurs États aux Vénitiens; car s'il n'eût point fait le pape si puissant, ni mis les Espagnols en Italie, il était bien raisonnable et nécessaire de les (2) abaisser; mais ayant pris ce premier parti, il ne devait jamais consentir à leur ruine; car au moyen de leurs forces, ils eussent toujours empêché les autres d'en venir à leur entreprise contre la Lombardie, tant à cause que les Vénitiens n'y eussent jamais consenti à moins d'en devenir maîtres, que parce que les autres ne l'eussent pas voulu ôter aux Français pour la donner aux Vénitiens; et de s'attaquer à tous deux, ils ne s'y fussent pas frottés. Mais si on voulait dire que le roi Louis céda la Romagne au pape et Naples aux Espagnols pour éviter une guerre, je réponds avec les raisons précédentes qu'on ne doit point laisser advenir un mauvais désordre pour fuir une guerre : car elle ne se peut éviter, mais bien différer à notre désavantage. Et si quelques autres voulaient alléguer la promesse que le roi avait donnée au pape de faire cette entreprise à sa requête en échange de la dissolution de son mariage et du chapeau de l'archevêque de Rouen (3), je leur répondrai ci-après, quand je parlerai de la foi des princes et comment ils la doivent garder (4). Le roi Louis a donc perdu la Lombardie pour n'avoir observé nul des enseignements observés par les autres qui ont conquis des pays et qui s'y sont voulu maintenir. Mais en cela, il n'y a point de merveille : la chose est raisonnable et ordinaire. Je parlai de cette matière à Nantes (5) avec Monsieur de Rouen, quand le Valentinois (ainsi communément appelait-on César Borgia, fils du pape Alexandre) (6) s'emparait de la Romagne; car, me disant le cardinal de Rouen que les Italiens n'entendaient rien à faire la guerre, je répondis que les Français ne connaissaient rien au maniement des affaires, car s'ils l'eussent entendu, ils n'eussent pas laissé monter l'Église en une telle grandeur. Et l'on a vu par expérience que de la puissance du pape et de celle

(1) D'Alexandre VI. L'étranger très puissant est Ferdinand le Catholique.

(2) Les Vénitiens.

(3) Louis XII avait obtenu la rupture de son mariage avec Jeanne, fille de Louis XI, célèbre pour sa laideur et sa piété; l'annulation obtenue, il se remaria avec Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. L'archevêque de Rouen avait reçu le chapeau qu'il convoitait et était devenu le cardinal d'Amboise. Il tenta en vain de devenir pape à la mort d'Alexandre VI.

(4) Au chapitre XVIII.

(5) Au cours d'une de ses missions en France.

(6) César Borgia avait, en 1498, en échange de la dissolution du mariage de Louis XII et du chapeau d'Amboise, reçu du roi de France le titre de duc de Valentinois, qui remplaça celui de cardinal de Valence. Il reçut également d'autres titres, une pension et une compagnie de cent lances.

d'Espagne en Italie les Français furent la cause et que leur ruine est venue de là. D'où se peut tirer une règle générale qui ne trompe jamais, ou peu souvent, c'est que celui qui est cause qu'un autre devient puissant se ruine lui-même; parce que cette puissance est suscitée par lui ou par habileté ou par force : et l'une et l'autre est à redouter à celui qui est devenu puissant.

De l'emploi de la cruauté (1).

...On pourrait s'interroger d'où procédait qu'Agathocle (2) et autres semblables, après d'infinies trahisons et cruautés, purent vivre longtemps et en sûreté dans leur pays et se défendre des ennemis extérieurs, sans que leurs concitoyens conspirassent contre eux; vu que plusieurs autres n'ont jamais pu se maintenir en leurs États en temps de paix, sans parler du temps troublé de la guerre. Je crois que cela vient de la cruauté bien ou mal employée. On peut appeler bonne cette cruauté (si l'on peut dire y avoir du bien au mal), laquelle s'exerce seulement une fois, par nécessité de sa sûreté, et puis ne se continue point, mais bien se convertit au profit des sujets le plus qu'on peut. La mauvaise est celle qui du commencement, encore qu'elle soit bien petite, croît avec le temps plutôt qu'elle ne s'abaisse. Ceux qui useront de la première sorte de cruauté peuvent avec l'aide de Dieu et des hommes trouver quelque remède favorable comme eut Agathocle. Quant aux autres, il est impossible qu'ils se maintiennent. D'où il faut noter qu'en prenant un pays, celui qui l'occupe doit songer à toutes les cruautés qu'il lui est besoin de faire et toutes les pratiquer d'un coup pour n'y retourner point tous les jours et pouvoir, ne les renouvelant pas, rassurer les hommes, et les gagner à soi par bienfaits. Qui se gouvernera autrement ou par crainte ou par mauvais calcul, il sera contraint de tenir toujours le couteau en la main, et ne se pourra jamais bien fonder sur ses sujets, eux ne se pouvant, par les continuelles et fraîches injures, confier en lui. Car il faut faire tout le mal ensemble afin que moins longtemps le goûtant, il semble moins amer, et le bien petit à petit afin qu'on le savoure mieux. En outre, un Prince doit sur toutes choses vivre avec ses sujets en sorte que nul accident ou de bien ou de mal, n'ait à le faire changer. Car, comme la nécessité vient durant le mauvais temps, il n'est plus temps de faire le mal; et si tu fais du bien, il ne te profitera point parce qu'on l'estimera être forcé et qu'on ne t'en aura point de gré.

(1) Du chapitre VIII : « De ceux qui par scélératesse sont parvenus à principauté. »

(2) Tyran de Syracuse (361-289 av. J.-C.).

COLONIES ET CAMPAGNES ⁽¹⁾

La politique coloniale, qui a sa raison d'être pour les peuples embarrassés d'un trop-plein de population, serait insensée pour la France où le nombre des naissances est inférieur à celui des autres nations...

E. DRUMONT.

La République française a toujours désiré accroître son territoire. Cette envie est noble, mais peut sembler parfois excessive. Elle a conquis sans savoir si elle pourrait utiliser ses conquêtes; comme un cultivateur qui acquiert sans cesse des terres et ne se préoccupe point de leur trouver la main-d'œuvre nécessaire.

Dès le premier regard on voit que l'immensité de cet empire écrase les gens de la glèbe. La métropole s'est si bien dépeuplée et les colonies agrandies que la race initiale n'est plus que minorité. Devant l'invasion des étrangers et des gens de couleur elle sera bientôt impuissante et à son tour colonisée. Un pays qui se dépeuple ne peut sans danger accroître son territoire. Et, si nous les gardons, nous serons vaincus chez nous par ces conquêtes lointaines. Car on a dressé les Noirs et les Jaunes à se servir de nos armes, à exercer nos activités propres; on leur a donné la force sans songer qu'ils avaient en plus de cela le nombre. Ils seront sans doute les plus forts un jour prochain.

L'empire colonial est fait des larmes et du sang de la Patrie. Pour le construire, il a fallu arracher aux champs paternels des armées de travailleurs. Pour l'entretenir, il faut faire peiner et payer les survivants de ces travailleurs. Et pour le défendre enfin, il faudra sacrifier les derniers de ceux qui restent encore fidèles à ces pauvres champs labourés.

La colonisation est un phénomène général, biologique. Dans les sociétés animales il se nomme l'essaim. Une ruche trop peuplée détache une partie

(1) Ce remarquable article de l'écrivain bourguignon Johannès Thomasset a été écrit au mois de juillet 1939 pour *Stur*, faisant suite à l'article « Villes et Campagnes » paru quelques mois plus tôt. La tourmente, qui arrêta la publication de notre revue, en priva nos lecteurs. Nous venons de le retrouver dans de vieux papiers rentrés récemment en notre possession et avons pensé que sa lecture donnerait à réfléchir, dans un moment où l'on verse tant de larmes sur l'empire défunt sans songer à la part que la « France » d'outre-mer a eu dans l'affaiblissement de la force française. Certaines des vues de Thomasset ont pris, à la lumière des événements récents, une allure prophétique. Nous Bretons, dont le blé, les primeurs, les poissons, les conserves, le lin, pour ne citer que quelques exemples, ont été sacrifiés aux accords coloniaux et internationaux, sommes à même de comprendre le danger colonial, quoique nous en ayons moins souffert que les régions en voie de dépeuplement.

de ses abeilles et celles-ci vont peupler une autre ruche. C'est par envois successifs de groupes que les hommes se multiplient (1). La colonie humaine, pour être normale, doit être semblable à l'essaim. Elle doit être le départ d'un excès de population d'un pays très peuplé vers un pays moins peuplé. Sinon elle n'est qu'une expédition de rapine, ou bien, dans les temps modernes, une affaire financière, souvent mauvaise.

Tous les peuples en expansion produisent des essaims. Les civilisations se sont en grande partie propagées de la sorte. C'est ainsi que firent les Vikings, les plus expansifs des hommes, les conquérants-types. La Chine a été peuplée par une série continue de colonisations du peuple chinois. L'Italie antique, trop peuplée, détachait d'elle des « printemps sacrés » qui partaient à l'aventure. Le meilleur exemple de colonisation normale nous est donné par le peuple grec en sa période de jeunesse.

La principale cause de ces mouvements de peuples était le manque d'espace. Dans l'Orient méditerranéen, découpé, montagneux, le lot agricole de chaque cité était restreint. Il n'y avait pas de grandes plaines où s'étendre ni de forêts à défricher. De la cité trop peuplée, les hommes sans terre et la jeunesse se rassemblent et partent pour trouver une terre fertile. On emporte ses dieux, on garde ses coutumes et l'on fonde sur le modèle de la mère patrie une ville qui en sera matériellement indépendante, le lien spirituel restant vivace.

Les colonies romaines ne furent pas semblables aux colonies grecques de la haute époque (2). Elles ne furent pas des créations mais des captures. Les Romains venaient plus tard que les Grecs et ne trouvaient pas de terrains libres. Ils ne pouvaient exercer que le brigandage. S'ils ne massacraient pas ou ne vendaient pas les habitants, ils les dépouillaient et partageaient leurs terres (3). Ceux-ci parfois massacrèrent aussi les Romains, rétablissant ainsi l'équilibre, toujours instable en ces matières.

Mais les conquêtes romaines, au contraire des grecques de haute époque, ne favorisèrent point les campagnards.

Pour le paysan-combattant il n'était que deux alternatives : s'il combattait au loin et portait victorieusement la lutte chez l'adversaire c'était l'abandon pour son domaine, et si la lutte était menée sur le sol italique c'était chez lui la dévastation. De toute manière et quelque heureuse que fût l'issue des combats, c'était pour le modeste propriétaire au moins la ruine. Une terre en friche était, au retour, le moindre mal (4).

Et de telles guerres étaient pourtant des conquêtes. Rome s'emparaît de

(1) Vidal de La Blache. *Principes de Géographie humaine*.

(2) Voir : Thucydide. *Guerre du Péloponèse*, III, 50. A. Jardé. *La formation du peuple grec*.

(3) F. Lenormant. Art. Colonia in *Dict. des Ant. grecques et romaines* de Daremberg et Saglio.

(4) J. Toutain. *L'Économie antique*.

larges territoires; mais ceux-ci, une fois au pouvoir de la Louve, n'étaient point distribués à ses fils; ils devaient être achetés et ne pouvaient l'être que par les riches. Il fallait les payer à l'État qui venait de s'en emparer — avec l'aide de petits agriculteurs ruinés de ce fait — les équiper et les fournir de main-d'œuvre. L'agriculteur ordinaire ne pouvait rien acquérir. Alors, au profit de ceux qui détenaient l'argent liquide, il se constitua d'immenses domaines. Le paysan, deux fois volé, perdait ses terres ancestrales et ne pouvait acheter les terres nouvelles. Sa petite ferme était acquise à très bas prix par le grand domaine voisin, car les terres n'avaient plus guère de valeur. Ainsi se constituèrent ces Latifundia qui, dit Pline l'Ancien, ont ruiné l'Italie. Au paysan il ne restait que les soucis et les charges de la guerre. Il disparut. Il alla grossir la plèbe des villes.

Et ces conquêtes amenaient un autre désastre : les esclaves. Ceux-ci fournirent une main-d'œuvre qui supplanta les paysans latins.

Les colonies, mises en culture par les esclaves — qui n'étaient souvent que les anciens propriétaires — donnèrent des revenus. Elles fournirent des céréales, si bien que l'on n'eut plus besoin de celles d'Italie : elles disparurent. L'élevage remplaça les cultures, et les vastes plaines qui n'étaient plus labourées furent seulement parcourues par quelques troupeaux ou abandonnées au désert.

La ruine fut, pour les paysans latins, relégués dans la plèbe des villes, le seul résultat des glorieuses conquêtes de Rome.

Pour placer la plèbe affamée, des colonies agraires furent fondées, surtout à partir des Gracques. En plus grand nombre on organisa aussi des colonies militaires. Les dictateurs triomphants distribuaient des terres, et pour les rendre disponibles on en chassait les habitants, même s'ils étaient Romains (1). Ainsi, les citoyens eux-mêmes, par l'extension du principe colonial, étaient exposés à se voir dépossédés comme de simples indigènes.

Si la richesse de l'empire romain a été constituée par le pillage des terres lointaines, ceux qui ont été les artisans de ces victoires, les paysans, ont été ruinés et dépossédés. Cette situation n'est pas sans analogie avec la nôtre.

Ainsi, au début de l'empire, le paysan a dû souffrir et la décadence de cet empire lui a causé de pareilles souffrances. La prospérité même, à l'apogée de la puissance romaine, ne fut qu'un intermède entre des guerres ruineuses et une ruineuse décadence. Elle se manifesta d'ailleurs à peu près exclusivement dans les villes. Le paysan n'eut pas même ce répit.

Si des terres nouvelles étaient cultivées en Afrique, en même temps les cultures étaient abandonnées en Italie (1). Sous Domitien, l'afflux des vins provinciaux ruina ceux d'Italie, sans que les édits impériaux pussent remédier au mal. Ainsi les vins d'Algérie ont ruiné la Bourgogne à vingt siècles

d'intervalle. Car le paysan est l'inévitable victime de l'impérialisme d'outre-mer.

La colonisation romaine évolua vite vers la simple expédition de pillage. On razzia des territoires pour distribuer leurs dépouilles aux généraux vainqueurs et à la plèbe romaine.

L'agonie de l'empire romain n'a point commencé aux frontières, sous la poussée des Barbares, mais bien par la ruine des campagnes d'Italie. La crise agricole, d'origine coloniale, ne put être conjurée. Ce fut en vain que l'on riva le paysan à la terre comme l'esclave et que Dioclétien taxa le commerce (1). Ces remèdes furent aussi efficaces que ceux de la Troisième République avec lesquels ils étaient pleins d'affinités.

Pourtant l'Empire a duré longtemps; c'est qu'il était souple et que l'administration n'avait pas tout nivelé. Car aucun État ne connut jamais un nivellement pareil à celui de la grande Révolution française. L'Empire actuel de la France, à cause de sa centralisation, doit durer moins longtemps.

La colonisation moderne est un phénomène plus complexe. Il se constitue militairement des empires de hasard comme ceux d'Attila et de Napoléon. Mais, économiquement, ce n'est qu'une acquisition de richesses nouvelles, d'espaces nouveaux et de possibilités de vie. Tous ces avantages sont pour nous anéantis par le fait que, contrairement aux colonies primitives qui allaient d'un pays très peuplé vers un pays relativement vide, ces expéditions modernes vont d'un pays qui se dépeuple vers un pays souvent plus peuplé. Elles réussissent à leurs débuts parce que le Blanc a des fusils et que l'indigène n'en a pas. Mais le vainqueur ayant commis l'insigne imprudence d'apprendre aux primitifs à se servir de ces fusils, ne peut plus espérer contenir longtemps ses sujets. Voyez les Indes. Et même, lorsque l'idéologie jacobine entre en jeu, le désastre doit être plus rapide. Par idéal démocratique le Blanc mêle l'indigène à sa politique, il lui accorde ou promet un bulletin de vote, il lui donne des droits sur la métropole elle-même. Voyez l'Algérie. Il ne réfléchit pas qu'il est, lui conquérant, une simple minorité dans son empire. Les missions sanitaires elles-mêmes, partant d'un bel idéal, favorisent l'accroissement de la population de couleur, donc préparent l'échec de la race blanche. Fatalement, dans l'avenir, cette population accrue, n'étant plus décimée par les maladies, doit se trouver à l'étroit et chasser les Blancs, peut-être même songer à conquérir la métropole dépeuplée, après l'avoir envahie pacifiquement. Le phénomène se dessine déjà nettement à Marseille, à Paris et dans toutes les zones industrielles de la métropole.

(1) F. Lenormant. *Loc. cit.*

(1) J. Toutain. *Loc. cit.*

C'est un des plus extraordinaires paradoxes de l'histoire que celui-ci : une nation qui à l'intérieur n'a plus assez de bras pour cultiver la terre et où cette terre ne présente plus aucune valeur (1), cette nation faiblissante possède d'immenses domaines dans les cinq parties du monde. Elle est prête à les défendre au prix des dernières gouttes de son sang (2).

Maintenir ainsi sa conquête n'est plus que le fait d'une avarice de vieillard. L'impuissant se cramponne à ses trésors; la sénilité est le meilleur excitant du sens de la propriété. En France la terre cultivée vaut — en valeur or — tout au plus la moitié et très souvent à peine le dixième de son prix d'avant 1914. Et au début du siècle elle avait déjà beaucoup perdu de sa valeur ancienne. Elle est achetée à vil prix par des étrangers et colonisée par eux. Italiens et Polonais remplacent le paysan français qui disparaît, tué par la gloire coûteuse de sa patrie. Que le pavillon français flotte sur les deux hémisphères n'est pas une consolation. Le paysan, chez lui, agonise de misère; il n'a plus le cœur à la conquête.

Le terrible danger n'est pas seulement le fait que le peuple français diminue, s'effondre, mais surtout que des races troubles montent autour de lui. Les colonies, qui ne sont aujourd'hui qu'une gêne, seront demain une catastrophe (3).

La conséquence la plus inoffensive de l'absurde traité de Versailles n'a pas été celle qui nous a attribué des territoires coloniaux, augmentant, — hélas — le nombre de nos arpents de brousse et de nos bandes de Nègres.

Toutes ces richesses coloniales ne peuvent qu'exciter l'envie d'autrui. Si nous étions tranquillement chez nous, à vivre sur le bel héritage qui nous était échu, nous aurions moins d'ennemis et nous saurions mieux nous défendre.

L'immensité d'un empire colonial constitue pour nous un danger du même ordre que la présence d'un trésor dans une maison faiblement gardée. Dans le cas d'une guerre mondiale où s'opposeraient les peuples ambitieux d'expansion, où sera leur intérêt? A la chute de l'Allemagne il n'y a rien à gagner, puisqu'elle n'a ni terres ni or; mais à la chute de la France il y a un empire à partager. Il y en aurait pour tout le monde. La richesse du pillage pourrait décider quelques puissances hésitantes.

(1) La plus-value actuelle des terres tient à la double cause du blocus qui fait monter les prix agricoles et de la rarefaction de la matière acquérable. Elle ne survivra pas à la guerre. Si la France récupère son empire et si les importations alimentaires reprennent, les paysans français retomberont vite dans la situation précaire de 1939.

(2) La France n'a pas défendu ses colonies contre les Anglo-Saxons parce qu'elle n'a pas vu en eux des spoliateurs. Mais son programme national reste la défense (théorique) ou la reconquête de l'empire.

(3) Noter que, déjà, les « Français » de couleur sont 60 millions contre 39 millions de Blancs de la métropole.

Cet excès de terres crée une tentation. Leur mauvaise utilisation la justifie; notre faible natalité la facilite (1).

* *

Le paysan français n'a plus sa place dans la République française. Une société nouvelle a paru qui lui est hostile.

Le premier coup a été porté aux campagnes par la centralisation. La noblesse a voulu être près du pouvoir et ce pouvoir l'appelait. Ce mouvement centripète qui remonte à la royauté n'est devenu mortel qu'avec les Jacobins. Les villes ont eu besoin d'hommes et la vie semblait bonne dans ces chauds asiles. La campagne s'est vidée de ses élites.

Le deuxième coup, le plus terrible, a été porté par l'État démocratique. Il eut besoin d'argent de plus en plus et se mit à pressurer la terre, cette terre qui ne pouvait fuir et qui s'offrait, loyale et sans défense. Il l'accabla d'impôts, et avec le produit de ces impôts, pour qu'elle ne puisse plus se défendre, il créa l'enseignement laïque et obligatoire. Celui-ci enseigna aux fils des paysans le mépris des traditions et des champs paternels. Remarquons aussi que le plus grave des impôts, le plus immoral, le plus « urbain » est la taxe successorale. A la mort du père l'État prélève sa part comme s'il s'agissait d'un gain réalisé par les fils. Ce coup-là est mortel pour l'héritage agricole (2).

Le troisième coup, le coup de grâce, a été asséné par les colonies. Louis XV fut peut-être sage en abandonnant un lointain empire. Mais la belliqueuse République, exaltée par les sanglants exploits de son maître corse, voulut que son drapeau flottât sur toute la terre. Il accomplit ce difficile périple; et ce fut l'immense et vaine conquête de sables, de marécages et aussi — hélas — de bonnes et fécondes terres qui devaient ruiner la pauvre glèbe de France (3).

La belle, la plantureuse Bourgogne vit ses vins refusés au profit des vins du Sud, des médiocres boissons de ce Sud ennemi, de ce Midi fatal qui empoisonna la France du Nord. Et dans cette offensive méditerranéenne l'Algérie lança ses lourds bataillons. La vin fut si abondant qu'il devint impossible à vendre. La qualité, dans le vin comme ailleurs, s'effaça devant la quantité. L'esprit démocratique avait vaincu. Les bonnes conserves bretonnes de poisson furent chassées des épiceries par la sardine des mers chaudes, moins fine mais bon marché.

(1) Cet avertissement est prophétique. Les Anglo-Saxons, profitant des difficultés de la France sur le continent, font main-basse sur ses colonies, comme l'Angleterre en 1763.

(2) Le caractère suicidaire des lois successorales a été depuis atténué.

(3) Et toute cette gloire aboutit, pour ce pauvre drapeau, à se faire traiter de « torchon » par son propre ministre!

Le blé connut aussi les mêmes vicissitudes. Il tomba et fut plus méprisé que les assignats précurseurs du Franc. Les huiles d'olive et de noix disparurent devant l'arachide triomphante. Les succédanés de la noix de coco envahirent le marché. Le seul fruit que l'on qualifie de « français » est la banane, envoyée par les Nègres. Les pommes, les poires, les prunes sont réduites à un rang inférieur. Le vrai fruit populaire, vendu partout, estimé au-dessus des autres, est cette « banane française » dont l'arbre ne pousse pas en France.

La laine des moutons champenois et berrichons s'efface devant celle des moutons algériens. La viande des bœufs charollais fut menacée par celle des buffles malgaches. Bien des plantes, comme le lin, le chanvre, le colza disparaissent devant leurs concurrentes tropicales.

L'abandon des champs est donc légitime. Le paysan qui fuit a raison, pour l'instant du moins. Dans le naufrage il sauve ce qu'il peut. Le fils qui entre à l'usine essaie de sauver la famille en faisant la part du feu. Ce n'est pas lui le coupable.

Le paysan voit son bien-être diminuer tandis qu'augmente celui des citadins et que l'on s'intéresse à celui des sauvages. Dans la plus grande partie de la France, les chemins de fer ne desservent plus guère les campagnes : ils vont de ville en ville et délaissent l'une après l'autre les gares rurales. Les trains n'ont plus le loisir de s'arrêter; le paysan les voit passer et ne peut s'en servir. Et à l'heure même où cette commodité échappe aux campagnes, on parle de construire un chemin de fer au Sahara! certes, transporter des Nègres pour faire la guerre à ses voisins est plus urgent que de permettre aux ruraux de se rendre au marché (1).

Il faut à la République des chemins de fer, des bateaux, des canons, des avions, et pour tout cela il faut des bras. Mais il n'en faut plus à la terre : il y a trop de vin, trop de blé, trop de viande! Les colonies ont remplacé la glèbe dans son rôle nourricier. Le paysan n'est plus à sa place aux champs; cette place est dans l'infanterie, pour défendre les colonies. Que le serf de la glèbe ne puisse plus vivre sur sa glèbe, ce n'est point assez de misère. La République a trouvé l'ironique vengeance de l'envoyer défendre au loin une glèbe concurrente. Il mourra pour la terre qui l'a ruiné, deux fois dupe, deux fois martyr.

C'est un blasphème que de mêler l'idée de patrie à celle d'empire. La patrie, le sol natal, le sol rendu sacré par la peine et les os des aïeux, le sol qui nourrit, qui inspire, qui console n'est point semblable aux rizières de l'Asie, aux palmeraies d'Afrique. Nous ne pouvons pas aimer ces terres lointaines. Que les industriels urbains les aiment, c'est bien; mais alors qu'ils les défendent. Nous, paysans, préférons garder nos sueurs et

(1) Construction commencée en 1940.

notre sang pour le service du sol où, pendant des millénaires, notre race a grandi. Notre frontière à nous c'est la borne de notre champ (1).

Que les brousses restent aux Nègres ou que d'autres s'en emparent, peu nous importe! Mais qu'avant tout le paysan se fasse de la patrie une idée plus haute! Qu'il n'y mêle pas des Nègres et des Jaunes. Il n'y a pas de palmiers chez nous ni d'arachides. Il y pousse du blé, de la vigne, des choux. La patrie c'est le sol homogène où vit une même race. Et si d'autres races s'y mêlent ce n'est plus une patrie. Où il y a des Juifs et des Nègres, l'Aryen n'a point une patrie valable.

Les colonies actuelles ne peuvent être considérées que comme une source de richesses. Mais cette conception, si elle peut être valable à Paris, ne saurait l'être dans les campagnes. Colonies et patries sont deux mondes antagonistes. Qui aime-t-on le mieux à Paris : le Sénégal ou la Beauce, la Bretagne ou Madagascar, l'Indochine ou la Flandre? Hélas, la réponse est connue d'avance. Périissent nos champs plutôt que céder un arpent de brousse, périsse le dernier paysan de France plutôt que céder un lopin de sable! Le paysan n'intéresse pas le prestige impérial de la République française. Mais le calcul est faux, comme tous ceux de la démocratie, car sans le paysan comment défendre l'Empire? Le cher Nègre lui-même ne peut remplacer sous les armes le paysan méprisé.

..

Il y a — dit-on — des peuples sans espace. Nous sommes un peuple qui a trop d'espace, qui est perdu dans un désert. Le paysan, chez nous, est entouré d'espaces vides, improductifs, désolés. Il y a trop de place, car tout le monde est parti. Dans sa ferme l'homme est souvent seul et ne peut suffire à tout. Il laisse chaque année un peu plus de friche autour de lui. On remplace les cultures par des pâturages. Un réseau de fils barbelés s'étend sur la campagne, les arbres disparaissent, les vignes se meurent. Le déclin de la campagne française est rapide. Les maisons en ruines, abandonnées, remplissent les villages, la ronce et l'épine noire triomphent tout au long des chemins.

C'est une triste vision du monde que peut avoir le paysan de Champagne, de Bourgogne, d'Auvergne ou de Gascogne : ces espaces larges, ces friches immenses, ces roncières l'entourent d'un horizon misérable et hostile. Et dans ces broussailles sans cesse accrues, les renards et autres bêtes pullulent. L'insécurité revient pour le petit élevage. Le danger de l'insecte grandit aussi.

(1) Le sentiment des Bretons est différent. La Bretagne surpeuplée par rapport à son développement économique insuffisant, a trouvé un débouché intéressant aux colonies pour son surcroît d'éléments actifs.

Il y a si peu de bras et surtout si peu d'espoir qu'il devient chaque jour un peu plus insensé de fixer son destin à la terre. Un doute immense envahit l'homme des champs. A quoi bon produire puisque plus loin on produit davantage, sous des cieux plus cléments, et qu'ainsi sa production si difficile n'a plus de valeur.

Perdue dans son rêve colonial, la France qui fut si glorieuse et qui pourrait être si riche, pour assouvir son avarice mégalomane, s'est résignée à n'être que le chien de garde de l'Angleterre.

Ces deux pays, qui furent presque toujours ennemis, que le destin oppose, que tout sépare, ces deux antagonistes-nés sont réunis provisoirement par la complicité de leurs empires. Des conquêtes identiques les ont d'abord dressés l'un contre l'autre, leur apogée les a rendus ennemis. Mais aujourd'hui que ces deux empires ne sont plus très solides, les deux puissances se rapprochent pour s'étayer l'une l'autre, pour s'assurer par l'union encore un peu de domination. Toutes deux sentent bien que leurs bases fléchissent; c'est pourquoi leur solidarité s'affirme plus forte.

Une sorte de mauvais génie pousse la France à trahir l'Europe. Ce fut elle qui brisa le bloc médiéval que formait la chrétienté, et ce fut un scandale que l'alliance de François I^{er} avec ces Turcs qui étaient alors — au dire d'Érasme — « la lie de l'humanité ». Elle ne s'allie point à ses voisins, mais à l'Asie. L'alliance avec la Russie, nation asiatique et barbare, fut la plus recherchée, malgré de multiples trahisons. L'Angleterre, puissance non européenne, est devenue suzeraine de la France qui aida aussi de son sang à la création des néfastes et sauvages États-Unis d'Amérique. Dans le danger on appelle à la rescousse les Noirs et les Jaunes contre les hommes blancs, les frères de race. C'est l'Empire français qui a dressé — hélas — et d'une manière bien menaçante les hommes de couleur contre l'homme blanc.

Cette néfaste tendance à sortir de son milieu ancestral, à mépriser sa race a trouvé son épanouissement dans le III^e Empire français, le grand empire nègre après le grand empire corse. On doit le considérer comme une trahison envers la race blanche. Car, désormais, contre le continent européen, à qui la Convention déclarait la guerre, ce n'est plus seulement l'insulaire Albion et les Turcs et Russes asiatiques qui se dresseront, mais les Sidis, les Nègres, les Annamites, les insulaires de l'Atlantique et du Pacifique. Grâce à cette conception « impériale » de la guerre, c'est le monde entier qui se lève contre la vieille Europe (1).

(1) Encore une vue prophétique.

Cette France nouvelle n'est pas la nôtre à nous paysans. Notre France à nous n'est pas « impériale » et pas davantage « une et indivisible ». Elle est multiforme et parfois contradictoire. On aurait pu s'y entendre avec un peu de liberté. Si le Sud n'avait pas usurpé le pouvoir et bafoué le Nord, si Paris n'était pas une araignée vorace au centre de sa toile, si chacun avait pu organiser son propre territoire selon son propre génie, la France ne serait pas le panier de crabes, menaçant pour tous, qu'elle est devenue.

Hélas, la France qui recueille et arme l'écume du monde pour s'en faire de la gloire, laisse périr de misère ses paysans. Son armée reçoit tous les condamnés de droit commun qui se présentent, son territoire s'ouvre à tous les réfugiés pourvu qu'ils soient rouges, sa bonne société accepte les plus indésirables des Juifs. Mais les fils de ceux qui ont fait la glèbe, les descendants des Ligures, des Celtes, des Germains qui ont façonné la face auguste du sol, ceux-là n'ont plus leur place dans cet Empire.

Nous ne sommes pas un peuple sans espace...
Nous sommes un peuple sans espoir.

A vouloir conquérir, la France a trop oublié que le paysan était sa véritable force et nos champs sa seule richesse durable. Ses colonies ne lui assurent pas autant de calme puissance qu'aurait pu le faire son vrai peuple sous des maîtres meilleurs. Rongé à l'intérieur et mordu sur ses bords, cet empire s'écroulera. Et comme il aura ruiné la glèbe il sera trop tard pour bâtir au milieu des ruines le donjon nécessaire.

Il est vain de conquérir des terres si l'on est incapable de les peupler et il est encore plus vain de compter sur les races viles pour remplacer la force déclinante de sa propre race.

La France était suffisamment riche de son sol. Elle a lâché la proie pour l'ombre.

JOHANNÈS THOMASSET.

PARUTION

Des circonstances indépendantes de notre volonté ont retardé de plusieurs mois la parution du présent numéro de *Star*.

De ce fait notre N° 6 portera la mention : Été 1943, au lieu d'Hiver 1942. Les abonnements seront prolongés automatiquement de deux trimestres, afin qu'aucun tort ne soit causé aux abonnés.

DE VIRIS

Par un beau jour d'été, il y a quelque neuf ans, un inconnu sonna à la porte de mon cabinet de Quimper. Un garçon élancé, à l'œil clair, au masque anguleux rempli d'une curieuse expression de volonté grave et de malice mutine. Il se présenta d'une manière fort réservée : Dr. Gerhard von Tevenar. Il n'entendait pas un mot de français. J'avais, quant à moi, oublié presque tout mon allemand de collège. Je compris cependant qu'on lui avait conseillé en Flandre de visiter la Bretagne et qu'on lui avait donné mon adresse (1). Je parlais au bord de la mer. Je le pris dans l'auto avec sa petite valise. J'avais l'impression de l'avoir toujours connu. Je parlais. Il ne saisissait qu'exceptionnellement le sens des mots mais devinait toujours quelque chose de ma pensée, et de rire. Nous fîmes d'étonnantes traductions d'allemand en français, de breton en allemand, à grand renfort de signes, de petits dessins, de mots latins ou grecs (2). Malgré ces difficultés, j'ai rarement rencontré quelqu'un avec qui je me sois plus vite et mieux compris. (Mais de là date aussi ma résolution d'apprendre l'allemand.)

Nos étranges conversations mimées sur les grèves de Beg-Meil furent le début d'une collaboration qui ne devait prendre fin qu'avec sa mort, survenue le 15 avril dernier, à l'âge de trente et un ans, dans une clinique de Strasbourg, des suites d'une longue déficience cardiaque (3). L'arrêt du destin a privé là les études celtiques d'un réalisateur et les correspondants bretons de Tevenar d'un ami dont il importe à plus d'un titre que le souvenir soit conservé.

Fondateur et secrétaire de la Société allemande pour les Études celtiques, il avait consacré depuis plusieurs années, le meilleur de son temps

(1) Comme plusieurs Allemands avant lui, c'est en Flandre que son attention avait été attirée sur le problème breton. La Flandre est un des rares endroits d'Europe où notre pays soit connu, compris et aimé pour lui-même. Que nos amis flamands soient ici une fois de plus remerciés de leur amitié agissante en faveur de la Bretagne.

(2) Quelques années plus tard, après plusieurs séjours à Paris et à Bruxelles, Tevenar devait arriver à manier la langue française avec une élégance dont on jugera par les extraits non retouchés de ses lettres données plus loin.

(3) Il laisse derrière lui sa jeune femme, Erika, et deux petites filles en bas âge, Mèvo (du nom de la légendaire reine d'Irlande) et Guérun.

à l'étude des questions celtiques (1). Son activité l'avait mis en rapports suivis avec un certain nombre de Bretons, dont le signataire de ces lignes. Il avait toujours suivi Stur de très près, nous prodiguant les conseils que sa déjà grande expérience des problèmes de la jeunesse lui permettait de donner. La science pure n'était pas son fait. Il était de ceux qui croyaient à une renaissance des Celtes et l'étude du passé ne l'aurait pas intéressé, s'il n'avait pas dû y trouver, pour la race qu'il aimait, des raisons de croire et de vivre. Érudit, mais surtout animateur, il ne s'est pas contenté de faire naître, en Allemagne, l'intérêt autour des études celtiques, et à les pousser dans un sens vivant, aux côtés d'universitaires distingués et connus depuis longtemps pour leurs travaux, mais il a encore cherché à associer les Celtes eux-mêmes à cet effort. D'où ses voyages dans la « frange celtique » et les liens d'amitié qui ne tardèrent pas à se nouer entre lui et tels Bretons ou Irlandais. L'annonce de sa disparition nous a touché comme celle d'un des nôtres et il semble, hélas, que la perte que nous venons de subir soit difficilement réparable.

Tevenar n'a pas seulement rendu à la cause celtique de signalés services par ses travaux et ses efforts, mais aussi et peut-être surtout par l'exemple personnel des vertus de devoir et de travail qu'il a donné à chacun d'entre nous qui a eu affaire à lui. Travailler avec lui, c'était apprendre à travailler, c'était surtout apprendre à obtenir de soi-même un rendement maximum, à s'élever par la volonté au-dessus de ses faiblesses. Il se créait autour de lui, petit à petit, une sorte de communauté spirituelle, où la qualité humaine et non point la langue, le métier ou la nationalité, faisait prime. Quand il disait « nous », c'est à un type d'homme se rapprochant du sien qu'il faisait allusion. C'est-à-dire des hommes profondément acquis à une certaine vision de la vie se traduisant

(1) Deutsche Gesellschaft für keltische Studien, Sekretariat : Univ. Prof. Ludwig Mülhausen, Berlin-Wilmersdorf, Landauerstrasse, 7. La société publie depuis 1938 une série de brochures (Schriftenreihe) dont plusieurs ont été consacrées à la Bretagne, entre autres : Bretonische Bibliographie, de G. v. Tevenar (1940). Le Prof. Mülhausen édite la Revue Celtique Allemande (Zeitschrift für keltische Philologie und Volksforschung, chez Max Niemeyer à Halle/Saale) qui a publié deux remarquables études de Tevenar : Die volckische Eigenart der Insel Man (5. Band, 4. Heft/1941) et Zur Sprachstatistik Die volckische Zählungen von 1926 und 1936 (22. Band, 3. Heft/1942). Parmi les der irischen recherches du Dr von Tevenar, citons : Volk und Raum der Bretonen (Zeitschrift für Geopolitik, n° 6, 1936), Die bretonische Volkstumbewegung (Volk und Reich, n° 6, 1936), Regionalismus und Zentralismus im heutigen Frankreich (Monatshefte für auswärtige Politik, août 1940). Parmi les travaux non achevés du défunt, mentionnons : Das Keltentum, tableau d'ensemble des questions celtiques, entrepris en collaboration avec O. Morârel, et un Manuel cartographique montrant les différents états du celtisme depuis les origines, en tenant compte des dernières conclusions scientifiques.

dans le comportement plus que s'exprimant en doctrine, et sur lesquels on pouvait compter. De ceux-là il exigeait beaucoup, comme une chose naturelle et, modèle des amis, lui-même donnait tout (1).

Ce n'était pas un messager politique. C'était un croyant qui, à travers nos vieilles terres hyperboréennes, s'était mis en quête d'un certain type d'homme. Pour la joie pure de le découvrir et surtout pour l'associer à son idéal. Il le voulait d'abord Barbare; Barbare selon la stricte définition de Nietzsche. Ses voyages lui avaient permis de dresser une sorte de carte des derniers Barbares d'Europe. Il n'y a pas que les Barbares du Nord, disait-il, il y a ceux du Sud — son Tyrol! — il y a ceux de l'Est — ses chers Finlandais — il y a ceux de l'Ouest : les Celtes. Son type devait savoir en outre se marquer volontairement d'une discipline de vie et de travail, étudiée et raisonnée. Le goût de la domination et l'élan jaillissant de la force à l'état pur ne lui suffisaient pas; il exigeait encore que la vitalité de l'individu soit canalisée vers un but précis et qu'aucun de ses fluides ne soit autorisé à se perdre dans des directions inutiles.

Ce pêcheur d'hommes en avait trouvé fort peu. Il avait appris qu'il fallait la plupart du temps se contenter de la société de garçons incomplets, déjà déformés par une éducation fautive ou pliés aux mauvaises habitudes de la civilisation « occidentale » (2), chez lesquels le but n'était pas tout,

(1) Ainsi écrivait-il un jour impérativement à l'un de nous :

...Tu dois affirmer ton influence sur les jeunes. Il ne s'agit ici ni de respect ni de camaraderie, ni de science ni d'intellectualité. Il ne faut ni un érudit ni un moraliste. Il faut un apôtre puissant. Il faut plus que de la confiance, mais la stabilité, l'exemple de la discipline, le sacrifice surtout. Car nous ne sommes pas attachés là où nous ne sacrifions pas continuellement. Le plus grand devoir n'est pas de Penser, il est d'Éduquer et de Donner l'exemple...

Si seulement vos jeunes étaient déjà plus pénétrés de ton ardeur, vivacité, mobilité... beaucoup serait gagné! Il faut que tu sois riche en disciples qui t'entourent et qui t'obligeront aussi à des devoirs inconnus jusqu'à présent. Il faut que ce soit toi qui galvanises vos jeunes; non seulement par tes écrits et tes idées, mais ton exemple quotidien, ton enseignement de l'ardeur de vivre et de la volonté de conquérir... Si jamais tu avais formé (et piloté jusqu'à l'âge de trente ans) une bonne douzaine de jeunes du meilleur sang et de la meilleure race, tu aurais fait beaucoup plus qu'avec cent volumes de prose choisie. Toute la question est là. Celle du métier et de la famille aussi. Excuse-moi de te répéter ces vieilles choses. Elles sont pour moi si importantes! Tu sentiras que ce n'est point l'orgueil ni la simple raison qui te parle ici, mais bien le cœur et la meilleure volonté...

(2) Au sujet de la nostalgie des Bretons loin du pays :

Vos jeunes gens sont remarquablement faibles et douçâtres. Comment peut-on se sentir seul et avoir le mal du pays, quand on a le bonheur de passer une année dans un pays nouveau, sans soucis, n'ayant qu'à vivre et à travailler? Je n'arrive pas à me le représenter. Pas d'esprit d'entreprise, pas d'appétit d'apprendre à connaître les hommes, de voir l'Étranger, d'amasser des connaissances. Comment diable est-ce

la force de résistance aux plaisirs communs souvent vacillante, l'aptitude à tenir sa parole extrêmement faible. Il était avec eux d'une angélique patience, les reprenait doucement, leur expliquait comment un travail devait être conduit, leur exposait avec calme les conséquences d'une défaillance (1).

Il avait retenu de son éducation dans les groupes d'avant-garde de la jeunesse allemande, une profonde connaissance de l'homme en général et des jeunes gens en particulier. Il jugeait les êtres d'un coup d'œil et connaissait l'art de ne jamais outrepasser la faculté de compréhension ni les ressources du caractère de chacun. Il se plaçait avec aisance au niveau qu'il fallait, composant son propre personnage en fonction de l'interlocuteur (2).

Il était né en Prusse Occidentale, à Banin. Mais le pays ayant été cédé à la Pologne, sa famille dut abandonner son bien et se replier dans le Reich. Par son père, il était Bas-Saxon; sa mère était des territoires de

possible? Si la ville où l'on se trouve ne plaît pas, le chemin de fer conduit aux villes voisines. Il y a des amies à conquérir, des amis à rechercher. Il y a les excursions. Seulement : ouvrir les yeux! La liberté et l'argent sont là. Seul manque le principal, le moteur : c'est-à-dire l'envie, le désir. C'est plus que triste! (Trad.)

(1) Il ne s'en doutait pas :

Comme chez moi, avec nos jeunes, je suis toujours très peu patient quant à leur développement et leurs progrès. Ainsi des plantes qu'on voudrait voir pousser plus vite.

(2) Quel effet a produit ton article « Paroles aux jeunes » (n° 12), m'écrivait-il en 1938? Une chose de ce genre vient peut-être trop tôt. J'ai peine à croire que plus d'une ou deux douzaines aura compris ta pensée.

Encore au sujet de nos jeunes :

...Il faut pas mal d'études pour ne pas s'égarer terriblement dans Nietzsche et surtout dans ses œuvres posthumes comme la *Volonté de Puissance*. De pareilles choses ne se mangent pas crues... Je ne crois pas d'ailleurs que vos jeunes soient mûrs pour être alertés par des préoccupations si élevées. Il me semble de plus en plus qu'il leur faut d'abord retrouver leurs bons instincts et puis se débarrasser le plus soigneusement possible de tout ce qui leur a été imposé du dehors : tout ce goût fantaisiste et libéral... Il ne faut pas trop, à mon avis, respecter les mauvaises habitudes (en partie mauvaises du moins) que vous trouvez sur votre chemin libérateur. Il ne faut pas craindre non plus de s'éloigner de l'idéal de vos ancêtres quand vous cherchez des méthodes et des chemins nouveaux pour votre avance : ce qui est vraiment fort en vous et parmi vous, vaincra le reste de toute façon. C'est le résultat final aussi qui compte. Et je suis certain que les meilleurs parmi vous réussiront par nécessité; parce qu'il ne peut pas en être autrement, parce qu'ils sont réellement plus forts que tous les autres et parce qu'ils ont compris en plus — et cela les distingue de leurs pères et ancêtres — que le héros naïf qui attaque l'ennemi de front ne suffit plus pour l'emporter. Car nous tous certes, voulons vivre mieux et plus héroïquement que nos pères, mais nous voulons et devons réussir d'abord et avant tout... Jusqu'à présent ce furent surtout les Jésuites, les Anglais et les Juifs qui ont su réussir. Il ne faut pas seulement les combattre, il faut aussi les égarer et les surpasser!

l'Est ou le sang slave et lithuanien a contribué à l'élaboration de la race, ou, pour parler comme Montandon, de l'ethnie. De là, sans doute, à côté de son inflexibilité de caractère, une ondoyante souplesse, un sens psychologique, une grâce dans le geste, une gentillesse pour tout dire, qu'on rencontre rarement dans le Schleswig ou l'Oldenburg. Peut-être aussi conservait-il quelque trace d'une hérédité plus occidentale : son nom étant anciennement originaire des Pays-Bas, sinon de France, voire, en faisait-il lui-même un jour l'hypothèse, de Haute-Bretagne.

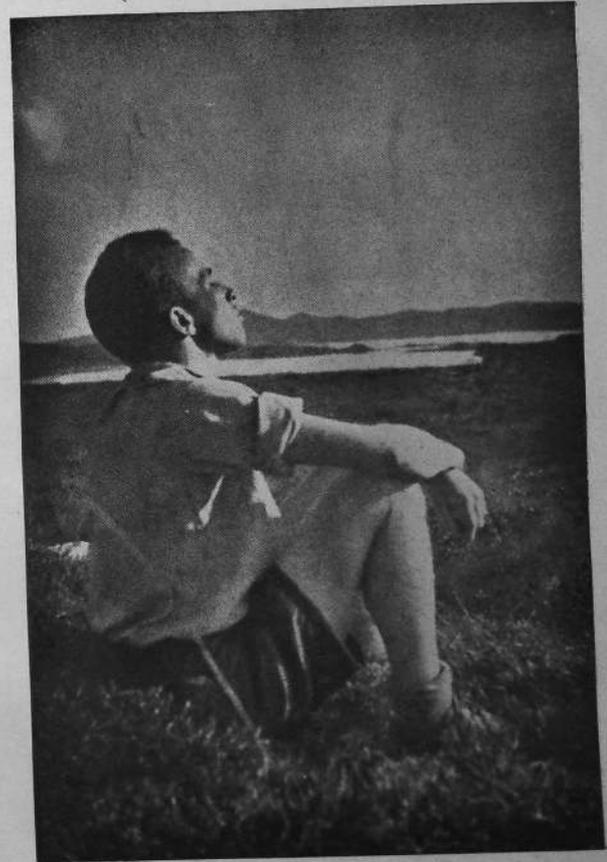
Le celtisme exerçait sur lui une extraordinaire attirance (1). Il ne s'était pas contenté de visiter la Bretagne et l'Irlande, d'y faire moisson d'amitiés et de documents. Il était allé en Galles, au milieu des prédicants, pacifistes, antimilitaristes et genevois, le loup se déguisant en agneau, mais faisant quand même confiance au sang qui, en Cambrie, autrefois, fut si excellent. Il avait visité, en pèlerin patient, l'Écosse en ruine, et croyait y avoir retrouvé un fumet de la tradition des Highlands chez tels serviteurs de l'Empire, dont l'esprit chevaleresque et militaire n'avait pas sa source dans les parages de la Tamise. Il avait poursuivi sa course d'île en île, jusqu'au dernier rocher des Hébrides, quêtant autour des âtres blanchis à la chaux, sous des toits de chaume aux formes de barques renversées, les dernières conversations en gaélique. Un cliché le surprit un soir, dans l'île sainte d'Iona, alors qu'harassé par une longue randonnée à travers les pierrailles et les bruyères, assis, il se laissait baigner dans les derniers rayons du soleil, embrasant un horizon de légendes. Qu'on s'attarde un peu sur cette admirable image. N'est-ce pas l'élève des druides qui doit à la source de l'astre de la vie, que possède tout le sortilège de la Terre de l'Éternelle Jeunesse?

* * *

Tevenar ne prêchait pas. Avant tout opérait l'exemple qu'il donnait. S'il lui arrivait d'échouer dans une entreprise, il ne cherchait jamais ni à s'excuser ni à faire retomber la faute sur autrui. Un de ses collaborateurs n'avait-il pas répondu à ce qu'on attendait de lui? Tevenar s'attribuait

(1) Nous écrivions en 1936 dans *Stur* (n° 5/6) :

...Aucun peuple soucieux d'échapper à l'aviilissement qui résulte de la mécanisation de la vie sociale et d'une application générale des conceptions matérialistes, — et c'est bien le cas des Allemands, — n'échappe à l'invincible attirance des Celtes, dont tous les accomplissements portent la marque magnifique et fatale de l'idéalisme. L'esprit héroïque et essentiellement désintéressé des Irlandais ou des Bretons est une source pure à laquelle bien des Allemands, écœurés de l'entraînement des appétits, voudraient boire.



Cliché « Stur ».

toute la responsabilité de l'échec, puisqu'il avait commis une faute de jugement en le croyant capable et en l'ayant choisi.

Je ne l'ai jamais entendu se plaindre. On peut juger par là de l'école à travers laquelle il était passé. Il avait peu de considération pour ceux qui ramenaient à leur moi tous les événements et plaçaient ce qui les touchait personnellement au premier plan de leurs colères ou de leurs joies. Les coups qui le frappaient le laissaient d'un calme absolu, comme un arbre puissant fait tête à l'orage qui arrache une à une ses ramures : le tronc ne bouge pas. La bourrasque passée, il se remettait au travail, dédaignant les commentaires.

Il nous a enseigné que l'être le plus lamentable est celui qui proteste contre l'iniquité du sort, c'est-à-dire qui a été trop aveugle ou trop sot pour comprendre la loi du monde : règne du fort, écrasement du faible, triomphe de l'injuste. Le mot de Stur selon quoi le « prussianisme » était l'expression héroïque du socialisme l'avait enchanté.

Il professait que toute vérité n'était pas bonne à dire. Mais il ne mentait pas : il se taisait. Il n'était pas gentleman. Il était gentilhomme, c'est-à-dire qu'il savait être à l'occasion brutal et qu'il dédaignait les rites qui marquent la bonne société, sinon les réactions qui révèlent l'homme de qualité.

Il s'était patiemment éduqué à subir des affronts et parvenait à donner l'illusion qu'il les avait oubliés. Jamais il n'aurait fait intervenir une question d'amour-propre dans des relations nécessaires qu'elle aurait troublées. Il n'était susceptible que sur le chapitre de sa foi et de sa tâche.

Les Bretons, même ceux qui se croient les mieux, n'ont pas encore su s'élever au-dessus des rivalités ni au-dessus du moi. Ils ne se donnent pas à une œuvre. Ils annexent une œuvre à eux-mêmes pour s'opposer à l'univers et font le vide autour d'eux. C'est d'une philosophie de l'existence typiquement individualiste et somme toute décadente. Tevenar nous a donné l'exemple d'un homme s'effaçant totalement, quand il le fallait, devant l'œuvre entreprise. Ne faisant entrer en jeu ni affection, ni antipathie, ni rancune, ni ambition, ni colère, ni mépris, ni plaisir. S'élevant, sans effort apparent, à l'inhumain et de ce fait sa silhouette n'était pas sans analogie avec celle des saints de l'Église chrétienne.

Une aussi rude école devait réserver ses enseignements à un cercle très restreint. Beaucoup en approchaient, peu y entraient. Il n'y régnait pas, comme c'eût été le cas en Bretagne, une atmosphère d'amitié passionnelle, car le parti-pris du cœur nuit à la sélection. Tevenar, fidèle à la tradition spécifiquement prussienne de « service », allait à l'homme nécessaire

quelles que fussent ses répugnances et savait s'écarter de l'ami, si l'amitié mettait tant soit peu la tâche en difficulté. Quel maître (1)!

Très jeune, il avait participé à l'épopée des premières jeunesses national-socialistes. Seuls les Allemands de trente à quarante ans savent ce que cela signifie. Des efforts physiques excessifs, le manque de sommeil lui donnèrent une maladie de cœur qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, mit ses jours en danger. Sa vie devint bientôt une lutte de chaque instant contre les défaillances et les accidents cardiaques. Et cependant, il ne cessait de travailler, de voyager. Depuis deux ou trois ans, il ne pouvait plus monter d'escalier. Il était obligé de marcher lentement. Il s'arrêtait souvent pour reprendre haleine et exhaler une petite toux sèche, qui serrait le cœur de ses amis. De temps en temps, il devait disparaître quelques semaines dans une maison de santé. Qu'importe, il continuait! Jamais il ne s'est arrêté, même quand le problème des moyens d'existence faisait planer une ombre sur son foyer. Car il travaillait aussi pour vivre!

Au contact d'un homme aussi pur — pas comme le cristal, mais comme l'acier fin — on avait la révélation de ce que toute notre vie habituelle renferme d'inutile, de vain, de clinquant. Auprès de cet homme qui gagnait sur la maladie chaque minute de travail, on avait honte des heures, des journées, sinon des années perdues, consacrées à des tâches sans portée ou à des êtres sans intérêt. On apprenait à choisir ses occupations, ses distractions comme ses amis, à élaguer impitoyablement tout ce qui pouvait amollir ou distraire de la préoccupation essentielle.

Il n'était pourtant pas puritain, ni abstinent, ni continent, mais strictement discipliné, habituellement chaste et sobre, par économie de ses forces, mais capable, pour éprouver sa puissance et pour se donner une détente, de sauvages débordements (2).

Il était, bien entendu, détesté de beaucoup de gens, parce qu'il faisait ce que les velléitaires voulaient faire, et suspecté de pas mal d'autres parce qu'il ne se livrait pas au premier venu. Il ne se révélait qu'à bon escient, dans de rares moments d'abandon et avec une extrême pudeur. Jamais par de longues dissertations, quelquefois par un monosyllabe,

(1) Au sujet des divisions intestines entre certains dirigeants, il m'écrivait (20.XII.41) : «...Parmi les nouvelles que tu me donnes, seules m'attristent celles de vos désunions. Qui aurait pensé cela? Le meilleur sang se répand en luttes fratricides, tandis qu'ironiquement l'ennemi vous regarde... (Trad.)

Il est, certes, plus facile d'admirer certains exemples que de les imiter!
(2) Le poème publié dans *Stur*, n° 10 (1937), p. 70, fait allusion à un souvenir auquel il n'était pas étranger.

un hochement de tête, un sourire, mais qui en disaient long (1). Il n'attendait de la vie aucune récompense personnelle, aucun dédommagement. Il savait que de son vivant, il ne verrait jamais son rêve devenir une réalité. Mais, cependant, seul ce rêve restait à ses yeux l'unique raison de vivre. L'Empire des Nordiques, axé sur les Germains, appuyé à l'Est sur les Finnois, à l'Ouest sur les Celtes. Notre Monde! Les Anglais n'y trouvaient point place. Le racisme de Tevenar n'était pas une affaire de doctrine politique, encore moins de phrénologie ou de pigment, quoique les longues têtes blondes des Pays-Bas le jetassent dans un profond émoi esthétique (2). Mais d'âme. Celle des Anglais est biblique

(1) Il m'avait écrit un jour :

«...Ta lettre du 25 septembre m'a fait grand plaisir. Sois tranquille, il ne peut pas s'intercaler de voile d'amertume entre nous. Il y a trop de choses plus importantes que les petites saletés de la vie quotidienne. Un peu de la joie dont tu parles, je la trouve en communiquant avec toi. Et il est vrai que nous ne la trouvons pas tous les jours et bien souvent nulle part ailleurs que « dans les rayons parcimonieux du soleil d'automne ». (Comme tu sais dire ces choses!) Oui, il existe dans ma vie ce secteur réservé à moi seul, qui nous donne la récompense et l'oubli après toutes sortes d'efforts et de fatigues. Il est une puissante affirmation de la vie et de la volonté de vivre. Il est orné et sacré par nos femmes et nos amis, nos paysages et nos bêtes, nos couleurs, nos livres et nos musiques. Il nous rend forts et patients; il tue nos mécontentements et nos douleurs. De temps en temps, il faut nous taire sur la politique et tous les ennuis pareils. Il faut nous contenter de notre existence, de notre seule présence même. Il faut boire dans l'oubli. Allons-y! Je pense déjà à me retirer cet hiver dans mes montagnes du Sud-Tyrol et à faire de la littérature. Un petit volume — si jamais il voit le jour — qui s'appellera « Brennende Herzen » et reditera un peu de notre vie...

Une autre fois :

«...Nous tous devrions nous trouver dans un état qui nous permette de vivre plus librement, plus largement et constructivement. Je vois là des moyens qui nous rendraient encore plus forts et efficaces. Mais je suis sûr que de pareilles conditions restent irréalisables pour nous autres pour autant que notre effort sera dans ses commencements.

Faisant sa cure de repos en Sud-Tyrol, il écrivait :

Le soleil me fait du bien. Je viens de tomber sur deux amies. Allons, la convalescence est assurée! Tout fleurit et se réjouit indescriptiblement! J'aurais bientôt besoin d'un peu plus de temps et de force pour mon secteur personnel. En ai-je le droit? (Trad.)

Tout Tevenar est dans cette dernière phrase.

(2) Ayant habité deux ans Amsterdam comme correspondant de journaux allemands, il s'était attaché aux Pays-Bas ainsi qu'à une seconde patrie. Très loin de la position des annexionnistes simplistes qui rêvent de soumettre tous les pays d'origine germanique à un régime uniforme, il avait compris que la valeur hollandaise provenait justement de la conservation d'une tradition de gouvernement et d'actions valeureuses particulière aux Provinces Unies. Il comprenait l'attachement sentimental des Hollandais aux derniers rites restant de la lignée de Bourgogne, et il pensait qu'amener pour toujours un pavillon ayant claqué au-dessus de tant de réussites historiques, d'eût été diminuer le peuple néerlandais, sans profit pour personne. Il avait découvert sous la froide et bourgeoise apparence une fierté nationale susceptible, un sens de l'honneur rigoureux. Peu soucieux de mise en scène, le Hollandais a montré, au cours de son développement historique, son goût des strictes disciplines. Cette qualité tout intérieure, mais si ferme, enchantait Teve-

et elle s'exprime dans les formes d'une culture extrêmement classique, sinon plutôt méditerranéenne.

Sans la guerre, ses obsèques auraient réuni autour de sa tombe des Allemands de toutes les tribus, des Néerlandais des trois langues, des hommes d'Armorique et d'Erin, voire même son vieil ami des monts de Bourgogne. Sur tous ces visages représentant l'aristocratie de notre vieux Nord, je suis sûr qu'on aurait lu un autre sentiment que la détresse, sans doute la lumière d'une fidélité qu'un tombeau ne brise pas, mais exalte (1).

* * *

J'ai parfois rêvé d'un jardin que nous construirions en Bretagne, — avec beaucoup d'art — pour que les âmes de ceux qui ont vraiment compté pour nous, dans l'amour (ou dans la haine!), puissent s'y retrouver dans la sérénité. Au creux d'une vallée tranquille, ouvrant sur un lointain de mer. Un sol rocheux et net, rendu miroitant par chaque pluie, à l'image de nos cœurs, lavés et dépouillés par chaque tourmente et chaque joie. Des arbres toujours verts, symboles de nos constances et de nos terres avares de soleil. Des fleurs en masse, toute l'année, symboles de nos espoirs toujours frais et de notre amour de la vie. Au soir, de longs voiles de brume, doux comme nos mélancolies. Et, de-ci, de-là, dans le retraits d'un bosquet sévèrement taillé ou dardant de sauvagerie suivant le cas, un chef de granit taillé à pans rugueux, bientôt marqué de la patine du temps, sans nom, sans inscription, éternisant les traits d'un de ceux qui nous ont fait ce que nous sommes et dont la mission n'est pas finie. Parfois, au lieu d'une figure humaine, un signe sculpté, un animal, un arbre spécialement choisi et placé là où il faut, symbole d'un acte inoubliable ou d'une manière d'être que nous avons chérie. On s'y promènerait comme dans un cimetière breton, entouré d'enfants graves, auxquels d'un mot simple, d'un geste, on expliquerait. Les étrangers pourraient y venir : le jardin ne livrerait pas ses secrets. Et par-dessus tout, passeraient les inlassables nuées chargées de notre rêve éternel, ponctuées du cri lancinant de quelque oiseau de mer, couleur des tempêtes.

Je pense à ce jardin quand je pense à celui qui fut Gerhard von Tevenar.

O. M.

nar, l'homme qui ne se laissait jamais blouser par les belles façades et appréciait par-dessus tout les traditions vivantes nouées au cœur et au sol, comme étant génératrices de la force vraie et des natures d'élite.

(1) ...Du sollst also wissen, dass Du nicht allein bist und dass wir zusammen verteidigen und angreifen wollen!

Qui oublie des paroles comme celles-là prononcées en certaines circonstances?

LE THÉÂTRE

Les Païens

Le Congrès de l'Institut Celtique de Bretagne a comporté entre autres manifestations artistiques, une représentation de la pièce restée jusqu'ici inédite en Bretagne, des *Païens* de Tanguy Malmanche.

Le théâtre de Rennes est une grande salle. Elle était comble, on avait même refusé du monde. On ne dira donc plus que le théâtre breton ne fait pas recette. Tout ce public était animé d'une vive curiosité, et disposé à s'enthousiasmer.

Le spectacle a-t-il comblé cette attente? Non.

Il était évident que « ce n'était pas ça ».

Les uns attribuaient leur déception au jeu de certains acteurs. Il est certain que Mme Yvonne Clec'h nous a donné une Del intermédiaire entre la midinette et la belle figurante des Folies Bergère. Cette jeune femme est charmante, absolument charmante, beaucoup trop charmante. Certes, il est vrai que l'héroïne de Malmanche est éblouie par un rêve de midinette quand elle imagine d'épouser le fils du roi. Dans tous les cœurs de jeunes filles du monde entier il y a un peu de la midinette. Soit. Mais ce côté « petite fleur bleue », s'il existe sans doute jusque chez les filles des Pagans, ne s'exprime certainement pas chez elles de cette façon-là, et Malmanche n'a certainement pas voulu que la sienne fasse des pointes, en allant chercher une assiette. Plus graves, les Bretonnes et particulièrement les Léonardes, ont une réserve que leurs sentiments intimes doivent montrer quelque peine à forcer. C'était une trahison que d'interpréter ainsi le rôle, trahison qui aurait pu suffire à mettre la pièce par terre. Mais les autres acteurs (sauf peut-être Trécan-Sezny qui n'avait pas le physique du personnage, mais qui ne manquait ni de force ni de dignité), les autres acteurs commettaient tous à des degrés divers le même contresens. Ils jouaient en clinquant ce qui devait être contenu, en bouffe ce qui était drame. Un critique de notre presse quotidienne a parlé d'opéra comique. Ma foi...

D'autres, parmi les spectateurs, reprochaient à Trécan sa mise en scène. Celle-ci ne créait pas l'atmosphère à laquelle on s'attendait. Que le soldat de Cornwall naufragé monte sur la table pour déclamer : « Je suis le fils du roi Misère », c'est assurément une drôle d'idée. Mais certains passages, notamment le premier acte, qui est loin d'être le meilleur de la pièce,

m'ont paru assez bien montés. Les décors et les costumes de Creston étaient de premier ordre, et il me semble que cette mise en scène les utilisait assez bien.

Ce qui, à mon sens, créait le plus grave malaise, c'était le texte lui-même, dans sa traduction française; traduction terriblement gauche, à laquelle les bouts rimés, aux rimes souvent désastreuses, donnent quelque chose de désuet et d'irritant. (Pourquoi diable Malmanche s'est-il diminué à ce jeu?) Certes, de très grands acteurs auraient pu avaler ces rimes, faire disparaître ce rythme un peu mirlitonnesque. Il faut accorder que cela n'était pas facile.

Voilà donc la plus grave désillusion. A la lecture, ce texte, malgré ses travers, est beau, surtout grâce à sa puissance évocatrice. A la scène, la sonorité des syllabes envahit tout, et d'une façon très malheureuse. Il y apparaît aussi des longueurs, qui peuvent venir de la transposition d'une langue forte et colorée en une langue usée. C'est un piège où trébuchent nos plus belles œuvres, même (et peut-être surtout?) quand la traduction est de l'auteur lui-même. On peut dire aussi que le rêve, le beau rêve dur et tendre tour à tour de Malmanche, ne s'inscrit pas sur des planches, ne se développe pas entre des portants. Au total, l'expérience semble concluante : ce genre de théâtre n'est pas jouable — et ce n'est pas encore cette pièce que nous pourrions choisir pour témoigner d'une authentique beauté bretonne.

Il n'en est pas moins vrai que l'effort de l'équipe qui a monté *Saint-Tupetu* et les *Païens* est remarquable et mérite d'être encouragé notamment par les auteurs.

JEAN MERRIEN.

IMPRESSION

Le wagon roule vers Rennes. Le compartiment de troisième est plein à craquer. Deux jeunes femmes, des mèches sur la figure. Sept moutards. Des paquets disjoints, des cabas éventrés. Nous sommes submergés. Visages rouges et morveux, pattes sales qui se posent partout. On voudrait pouvoir s'écarter de peur des poux. Relents. Les mères distribuent de larges tartines. Tous, même les plus petits, un couteau à la main, pointé en l'air. On tremble. Ils se barbouillent. L'un s'étrangle, l'autre se coupe et se lèche, les autres se battent. Mères impassibles. Cela grouille autour d'elles, ça naît, ça meurt, ça pousse, ça souffre : elles font leur métier de femmes. Une race qui n'abstrait pas la quintessence. Ces femmes, quel fardeau! Pleurs, disputes, cris. Pas un regard. Elles restent droites, comme absentes, rebelles contre rien. C'est ça le pacte avec la vie. Je les croyais de Basse-Bretagne. Elles sont de Vitry. On a, comme ça, des surprises agréables.

Les droits qu'un homme s'accorde sont en rapport des devoirs qu'il s'impose, des tâches dont il se sent capable.

F. N.

A L'ÉCRAN

Parlons de quelques films nouveaux qui sont passés en Bretagne et aussi de quelques reprises. Nous croyons, contrairement à l'opinion courante, que le cinéma n'a pas qu'une valeur d'actualité. Ses images se gravent plus profondément dans la sensibilité du public que les répliques sur une scène de théâtre. La critique a tort d'enterrer les bandes vieilles de six mois. Il suffit de regarder passer dans la rue filles et garçons pour voir quels ont été leurs éducateurs et quelles nostalgies ils s'obstinent à véhiculer.

LA VILLE DORÉE

Chef-d'œuvre du film en couleurs en ce jour : d'accord. Mais sous la couleur il y a le scénario et le jeu des acteurs. Beautés des vues, bien sûr, mais n'oublions pas ce qu'il s'y passe. Film international type, mais bon. D'abord parce qu'il est situé. Le Prague qu'on nous donne n'est pas de carton. Une allusion vigoureuse — en passant — au conflit des éléments allemand et tchèque de Bohême (passage à tabac de l'ingénieur dans le jeu de boules). Affirmation du caractère allemand de la vieille cité impériale. Mais film international tout de même par son thème : une « tranche de vie » à la portée de tous les publics. L'éternelle histoire de la petite campagnarde attirée par la ville et qui s'y brûle les ailes. Sur quoi l'on a greffé l'autre thème éternel de la jeune fille naïve qui préfère le vil séducteur au jeune homme loyal et droit. Le sujet est bien en place et vigoureusement centré sur l'admirable animal bondissant qu'est Maria Rökke, craquante de santé, appétissante comme une pomme d'api. C'est là l'obsession du film, et, si l'on veut, son sujet intérieur et non exprimé : le danger, l'inconsistance de l'être féminin, qui ne répond à aucune des attentes de l'élément viril (père ou camarade). On a critiqué le jeu trop appuyé des acteurs. Sans doute, mais la bande resto remarquable. N'oublions pas la nécessité commerciale des types conventionnels et sans surprise, qu'une bonne maison comme la UFA ne saurait méconnaître.

LES FILMS DIABOLIQUES

Après les *Visiteurs du Soir*, voici la *Main du Diable*. Encore une mise en scène du démon. Le premier, dans la bonne tradition littéraire française, avec un Cuny mère à souhait, fait songer à du Bédier. Intéressant à suivre. Par moments, des scènes au point, qui arrachent le dépaysement — but poursuivi — du spectateur. Mais, le plus souvent, le truc de mise en scène est trop apparent, le sujet est trop traité en conte d'enfant : film et public se lâchent réciproquement.

La *Main* est traitée beaucoup plus dramatiquement. En dépit des maladresses de découpage qui brasquent un peu la salle, le film est réussi, car il comporte un respect du réel et de la vraisemblance qui fait un contraste puissant avec les manifestations du sur-naturel. Inutile de le nier, on est pris malgré la puérilité du thème, renouveau des fables de nourrice : le pauvre « diable » qui vend son âme à Lucifer contre un talisman.

Rien ne montre mieux que ces deux films, sortant coup sur coup, la pauvreté de l'inspiration française quand elle veut faire intervenir les forces de l'au-delà. Revenir au diable, que plus personne ne prend au sérieux, c'est une curieuse façon de faire la guerre aux poncifs. Qui osera porter à l'écran le fantastique des légendes vieilles celtiques?

PONTCARRAL

Empire d'image d'Épinal (toujours le travers du cinéma pour la masse). Bonne petite démagogie contre l'aristocratie, de la meilleure inspiration maçonnique. A frôlé le film de plein air; n'a réussi que la carte postale. Au demeurant, bonne évocation historique. C'est dans sa propre histoire que chaque cinéma national réussit le mieux. Opérette à Vienne, armée à Berlin, révolution en Russie, épopée économique ou gangsters en Amérique, Balzac ou d'Espargès en France, opéra ou carnaval en Italie. Pour en revenir à Pontcarral, c'est un film douloureux pour des Français. Dire que la France a été ça!

LES DEUX GENRES ITALIENS

La Couronne de fer continue la formule de *Cabiria*. Théâtral dans théâtral. Pas un atome de sincérité. Fantaisie de rapins dans un décor de Quat'Z'arts. On « fait la blague » et le toc, ici, est voulu : il plaît. Du Tarzan avec un peu de Niebelungen. Esprit circo-sémite. Un tournoi à la Ubu. Nous sommes sortis de la salle épuisés.

Le lendemain nous avons vu le *Navire Blanc*, qui est dans la veine de SOS 103. Nous ne comprenons plus très bien. Cette école cinématographique est le contre-pied de toute la production italienne : une cime neigeuse au milieu d'un jardin tropical. Dépouillée jusqu'à la pauvreté, sobre parfois jusqu'à l'affadissement, sincère jusqu'à la naïveté. Nous sommes sortis de la salle émus et respectueux.

REPRISES

Dans *Femmes pour Golden Hill*, nous avons aimé un beau combat d'hommes contre les éléments, un chapitre de notre faim du monde. Nous avons été amusés de la bonne imitation allemande du film de pionniers américain. Mais combien il est pénible, si l'on songe à prendre le thème au sérieux, de voir ces deux beaux mâles joués et ridiculisés par une garce. La vamp reine des hommes, c'est un peu triste et... indésirable ici.

On repasse *Volpone*; du beau théâtre italien rempli de l'écrasant talent du regretté Harry Baur et de notre compatriote Jouvét. Film dru et farce, infiniment plus que la pièce de Ben Johnson qui l'a inspiré.

Revu le *Maître de Poste*. La re-excellente histoire de la petite paysanne séduite, que domine la silhouette du « Baur » allemand, le grand acteur Georg.

E. G.

LE « STUR » D'AVANT-GUERRE

La revue *Star* a paru de 1934 à 1939. Nous en possédons plusieurs collections complètes et reliées, en deux tomes, que nous mettons volontiers à la disposition de nos lecteurs contre dépôt de garantie. Adresser les demandes à la Rédaction, 2, rue de Rohan, Rennes.

POÈMES GALLOS

BITURE

Calcadec, Hellorou, Bidic,
Mes frères, si fous je vous ai vus
Vider tonne sur tonne.
L'océan
Vous auriez bu,
S'il avait été rouge.

Et pourquoi?
Pour conquérir quelque chose,
Aigles aux ailes rognées,
Rivés sur un perchoir miteux
Avec des chaînes.

Du vin!
Oui, et des tonnes,
Pour échapper,
Pour grimper dans le ciel interdit
Des hauts faits.

Comme je vous aime,
Mes petits frères qui chancelez,
Mais si braves dans vos yeux.
Je vous dis :

Mes mignons,
Croyez-moi et bientôt,
Je vous les donnerai vos chevauchées,
Des vraies.
Alors, plus besoin de vin,
De saletés,
Vous les aurez vos ivresses.

Peut-être rouges aussi,
Mais pas rouges du vin.
Attendez, mes grands garçons,
Mes lions,
Que le rideau soit levé.
Mais buvez un peu moins.
C'est promis?

ARÔME

Avant de mourir, parlons
De celles que nous aimons.
Qu'avant les balles bruissent leurs noms
A nos oreilles.
Que leur joyeux et frêle bataillon
Nous accompagne
Avec les chars et les canons!

Qu'il fait bon, à l'étape, appuyer son épaule
Sur l'épaule de gâs, qui
Comme moi,
Ont aimé la joie des fleurs et des bois,
Les étés pleins d'amour.
Un chant d'oiseau,
Partant d'un buisson rose,
Nous rappelle les mêmes baisers.

Te souviens-tu?
— Ne me souffle aucun nom, camarade.
Notis sommes trois.
Peut-être trois, l'avons-nous tenue dans nos bras?
Mais c'est un seul arôme
Qui nous suit au combat.
Une dans toutes,
Toutes dans une.

Et c'est encore être plus frères
Que d'emporter le même doute,
Charmant.
Avant de tout quitter, nous pensons au plus tendre.
D'avoir largement vécu nous met du cœur au ventre,
Pour mieux tomber.

Et nous laissons des corps heureux!

BRYTHON.

ADMINISTRATION

DE LA VOLGA A NOS BUREAUX

Notre dernier numéro paru a connu un très grand succès de vente. Le pourcentage des invendus est tombé de 24 % à 17 %, ce qui est un beau résultat, étant donné qu'il s'agit en somme d'un lancement et qu'en outre le caractère breton de *Stur* ne facilite pas son écoulement hors de Bretagne où se trouvent les 60 % des dépôts. Mais le mouvement d'abonnements a subi une chute verticale dès les premiers jours de 1943. Pendant l'effrayante bataille d'hiver de Russie, le bon public ne nous a pas accordé une année d'existence. De janvier à mars, nous avons reçu un (1) abonnement de France par mois. On voulait bien donner trente francs pour un numéro paru, mais pas risquer cent pour trois numéros à paraître. En revanche, c'est pendant les jours sombres de Stalingrad que les Bretons de la Légion anti-bolchevique nous ont adressé en deux fois vingt-six abonnements. Admirable exemple! Si ce numéro paraît, quoique avec un long retard imputable en grande partie à des circonstances de guerre, c'est beaucoup par égard pour eux.

Heureusement que, du côté des libraires, le mouvement ascendant s'est accentué; tant et si bien que malgré les carences signalées, le cap des cinq cents abonnés a pu être franchi fin avril.

Le plus gros est fait désormais. Avec nos abonnements et la vente au numéro, nous payons l'imprimerie et l'expédition. Mais nous sommes encore obligés de faire appel aux contributions volontaires pour les dépenses de bureau et les frais généraux.

Ceux qui veulent que *Stur* continue ne doivent pas l'ignorer.

Y. BRICLER.

(1) Adresser les contributions à Y. Bricler, administrateur de *Stur*, C. C. P. 18.977 Rennes.

Y. BRICLER.

LES LIVRES

La vie d'Alaric, par Marcel Brion. Gallimard, Paris, 1930.

Il est particulièrement intéressant, à une époque comme la nôtre, où tout l'édifice européen traditionnel est ébranlé, de jeter un coup d'œil en arrière sur les siècles qui virent s'effondrer le monde romain. Plus d'un trait commun rapproche les deux époques et l'une aide parfois à mieux comprendre l'autre.

Alaric, roi des Goths danubiens, fut le grand chef barbare qui, à l'orée du ^v^e siècle, fit trembler sur ses bases l'Empire d'Orient pour se retourner ensuite vers celui de l'Occident et forcer Rome jusque dans ses enceintes sacrées. L'histoire de l'extraordinaire chevauchée de ses troupes à travers les Balkans et l'Italie, celle de ses efforts obstinés pour intégrer le « dynamisme » germanique dans la tradition romaine, sont pour nous d'une lecture passionnante.

Rien ne ressemble autant aux nations occidentales modernes que cette Rome de la décadence. Elle puise ses forces militaires en Gaule et en Germanie, ses approvisionnements en Afrique. Comme hier encore, la France, ancienne terre de force, demandait la moitié de sa subsistance à ses possessions lointaines et ses troupes de choc à ses colonies. Comme, toujours aujourd'hui, l'Angleterre verse le sang de tous les peuples pour sa défense et mange une nourriture qu'elle prélève ou achète outre-mer.

Ces Romains, d'ailleurs, ne sont plus des Romains. Mêlés depuis des générations d'Etrusques, de Phéniciens, de Juifs, et de cent autres races imprécises du bassin méditerranéen, ce ne sont plus les roides politiques et les durs guerriers de César, mais des Orientaux corrompus et retors. Lisons ce tableau qu'on dirait inspiré par la France de Léon Blum :

« Mais, à vrai dire, bien rares sont ceux que préoccupe le salut du pays. Les intrigues ont chassé les hommes intègres, découragés, suspects, écartés des charges et des honneurs, réduits à fuir dans les provinces lointaines où ils auront tout le loisir de regretter la grandeur de l'ancienne Rome. Ceux qui restent, ce sont les aventuriers, les pêcheurs en eau trouble, les courtisans et les entremetteurs. A ceux-là les prébendes et les hautes fonctions. »

Militairement, cette société tarée sera nécessairement, malgré ses auxiliaires barbares, battue par les Goths, mais sur le terrain diplomatique, elle essaiera de regagner l'avantage, en exploitant la naïveté germanique et surtout le complexe d'infériorité qui fait des enfants des landes et des forêts les admirateurs de la Rome antique, ou de son ombre.

« Car il se produisait, à cette époque, ce paradoxal renversement : alors qu'il ne restait rien de l'esprit de la vieille Rome chez les Latins, cet esprit vivait encore dans l'imagination des Barbares et les fascinait. Le peuple romain se désintéressait de son histoire et oubliait jusqu'au nom des Catons, mais un cavalier silinge, panonnien ou goth, exalté par toute cette gloire, vénérât ces souvenirs et reconstituait en lui-même le génie créateur de la vieille République. Car l'Empire n'avait pas seulement cédé aux Barbares les fonctions minimales ou

suprêmes de l'Etat; il leur avait abandonné jusqu'à la mémoire des ancêtres, l'orgueil de son passé, la foi en son destin. Les historiens se demanderont, plus tard, pourquoi Rome ne fut pas anéantie par les invasions qui se succédèrent au ^v^e siècle, comme jadis Carthage : c'est que ses conquérants voulaient non la détruire, mais la posséder, et lorsque de rage, de dépit, de jalousie ou d'impuissance, ils la dévastèrent, leur geste avait la signification pathétique d'un crime passionnel. »

Rome ayant capitulé, Alaric, nous dit Marcel Brion, quitta immédiatement le masque d'épouvantail qu'il avait mis pour faire céder les Romains et mit le plus aimablement du monde son ravitaillement à leur disposition.

« Alaric recevait lui-même les personnages de distinction. Il s'excusait d'avoir infligé aux citoyens romains des souffrances inutiles. Cela provenait d'un malentendu, disait-il, qu'on aurait facilement évité en acceptant tout de suite l'accord proposé par lui. Il était désolé qu'on eût pu le considérer comme un ennemi de Rome : au contraire, il ne souhaitait qu'une alliance... »

Mais pendant que les ambassadeurs romains bernent le Germain de promesses et cultivent un adroit attentisme avant la lettre, la cour de Ravenne où l'empereur est réfugié, noue d'audacieuses intrigues pour réunir contre lui des forces capables de l'écraser. (Nous avons dit Ravenne et non point Vichy.) Alaric s'obstine à séduire l'ennemi hypocrite qui se rit de lui dans son dos.

« Plus il affirmait son désir d'un accord pacifique, plus la cour de Ravenne éprouvait de mépris pour sa faiblesse. On ne comprenait pas la force considérable de cet homme qui s'obstinait à solliciter au lieu de prendre, et qui, malgré la cupidité de son peuple, aimait mieux épargner Rome que de la saccager... »

Mais on avait de suite mesuré sa faiblesse. Marcel Brion l'analyse avec pénétration :

« Le principal défaut du Balthung (roi) fut de s'enthousiasmer pour un pays qu'il ne connaissait que par oui-dire et dont les interprètes les plus dangereux, les poètes et les historiens, lui avaient parlé. »

(L'erreur de ceux qui, aujourd'hui, voient la France à travers Jeanne d'Arc, Richelieu et Napoléon.)

« Ce fut en définitive une erreur d'optique qui le perdit. Au lieu de s'obstiner à devenir Romain, s'il avait fait pour les peuples Goths et les nations parentes, ce qu'Attila fera plus tard pour les Huns, s'il avait réuni..., une grande confédération barbare dont il serait devenu le roi, il aurait pu, sans doute, posséder une intelligence et une valeur militaire qui manquaient aux autres chefs germains, vaincre l'Empire, ou, du moins, traitant avec lui d'égal à égal, obtenir des concessions et un *modus vivendi* qui auraient satisfait son ambition.

La passion l'emportait, malheureusement, sur la raison, et il fallut plusieurs échecs pour le convaincre enfin que sa destinée ne devait pas se lier à celle de l'Empire. Lorsqu'il s'en aperçut... il était trop tard. Le sort lui réservait une course de vie trop brève pour lui permettre de recommencer son existence sur un nouvel idéal... »

Rome était nourrie par le blé tunisien. C'est en voulant tenter la traversée de la Méditerranée que les Goths, nation sans bateaux, devaient connaître l'effondrement de leur puissance militaire. Mais quel génie de l'organisation, quel fanatisme de la volonté auront montré Alaric et son peuple, dans cette épopée qui les mit plusieurs fois à deux doigts du triomphe et toujours au sommet de la gloire!

Contribution à l'histoire du Mouvement Breton. Budapest, 1942 (1).

Le Dr Nikolaus Párdányi Miklas avait publié en 1937, sous le titre *A breton kéréds*, un exposé très complet de la question bretonne et du mouvement breton. Voici que la librairie hongroise met en circulation une adaptation de son ouvrage en langue allemande, *Zur Geschichte der bretonischen Heimatbewegung*, traduction de Manfred Peters, revue et augmentée par le Dr Gerhard von Tevenar.

Cette édition marque un progrès sur la précédente. Des erreurs de détail y ont été rectifiées, des longueurs supprimées, des lacunes comblées. Des éclaircissements nouveaux y ont été apportés et souvent fort pénétrants, tant sur certaines phases de notre histoire que sur certains thèmes de la politique bretonne moderne. Le sommaire donnera une idée du plan :

- 1^{re} PARTIE : *Abrégé de l'histoire politique des Bretons.*
 - 1^o L'époque de l'indépendance.
 - 2^o La Bretagne province française.
- 2^e PARTIE : *Le réveil de l'idée nationale.*
 - 3^o Les débuts du mouvement breton.
 - 4^o Son développement depuis la guerre (1919-1932).
 - 5^o Chronique des événements de 1932 à 1939 (chapitre nouveau).
- 3^e PARTIE : *Arrière-plans de la question bretonne.*
 - 6^o La crise spirituelle et politique de la France.
 - 7^o Politique économique et démographique.
 - 8^o La conscience nationale celtique.
 - 9^o Le problème de la langue et de l'école.

Le livre renferme en outre une bibliographie, une carte de Bretagne et pour finir, un certain nombre de documents *in extenso*, tels que le Manifeste séparatiste de 1911, la Déclaration Debauvais-Mordrel du 25 octobre 1939, ou encore le Manifeste de Pontivy.

Nous sommes en présence de la seule et unique histoire du mouvement breton, réalisée en outre d'une manière scientifique. Personne ne pourra désormais aborder le sujet sans s'y référer. Notons qu'il n'existe rien de semblable ou d'approchant tant en français qu'en breton. Nous avons en vain cherché à travers les 164 pages serrées de ce volume les erreurs de dates, de faits ou de personnes, qui ordinairement fourmillent dans le moindre article de presse consacré à la question bretonne. Párdányi comme Tevenar sont des spécialistes qui ont étudié à fond et pendant des années la question avant de la traiter et qui, selon la meilleure méthode universitaire, n'ont travaillé que sur pièces. De cet excès de scrupules vient peut-être le défaut de l'ouvrage, où le document-papier prend toute la place. Il y est peu parlé des hommes, du milieu, de l'action proprement dite, de la vie interne des organisations. Peut-être les

(1) Imprimerie Iános Iglói, Balatonfüred. Édité par l'auteur : Dr N. Párdányi Miklas, Budapest VIII, Muzeum-Körút 618. szám.

auteurs se sont-ils volontairement condamnés à la sécheresse pour éviter des jugements hâtifs ou périlleux.

Dans *Zur Geschichte...* le mouvement breton apparaît comme un phénomène collectif, comme une émanation directe de l'âme de la race. Des études supplémentaires d'un caractère plus philosophique et psychologique seraient nécessaires pour donner au public une impression plus vivante de la réalité.

Quoi qu'il en soit, grâce à cet ouvrage parfait, écrit dans une grande langue internationale, une source de documentation hors pair se trouve désormais ouverte sur la question bretonne, dont il ne sera plus permis de parler à la légère.

A.

MUSIQUE BRETONNE

Les Bretons sont, paraît-il, un peuple musical. On nous l'a tant répété (j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, étant un des responsables) que nous avons fini par le croire. Aussi nous autres, qui nous refusons à voir dans la renaissance bretonne une simple question linguistique, sommes-nous douloureusement surpris lorsque, par exemple, l'Institut Celtique néglige de réunir sa commission musicale et lorsque la presse bretonnante, trop absorbée sans doute par des querelles de ZH ne juge pas utile de mentionner les deux seuls recueils de mélodies bretonnes qui ont paru cette année. Il semble vraiment que la musique bretonne qui est une de nos plus incontestables richesses ne présente guère d'intérêt pour nos élites. Manque de temps, sans doute, ou plutôt de formation?

Revenons à nos montons, c'est-à-dire aux mélodies de Jef Le Penven. J'ai dit ailleurs son sens aigu de la mélodie et je n'y reviens pas, voulant seulement préciser ici l'apport que constituent ses œuvres, non pas sur un plan artistique général, mais bien au strict point de vue « musique bretonne ». Elles marquent un degré dans l'histoire de la musique bretonne dont elles annoncent les formes de demain. Penven utilise les procédés séculaires de l'héritage populaire dont il a eu le courage de s'imprégner et qui correspondent à sa nature propre. Il manie avec aisance les oppositions de rythmes qui donnent aux *Kleierigou he c'halon* cette grâce sautillante. Il est encore « chez lui » dans le mode grave (ré sans accident) du *Mie zo gannet e kreiz er mor* (1). Mais là où il offre un exemple encore plus probant des possibilités futures des techniques populaires adaptées au tempérament individuel, c'est bien dans ses *Bisigou-Mareuv* (1) dont je défie un musicien académique de m'indiquer la tonalité. Il y a là un essai jamais tenté encore. Du plan lyrique (le complexe poético-musical) où elle se maintenait, la musique bretonne s'affirme comme une langue possédant à elle seule ses moyens d'expression. Le seul fait d'ailleurs qu'un authentique musicien s'attache à renouveler le répertoire breton d'une jeunesse qui n'a que trop tendance à fredonner la musique de bas étage que lui fournissent le cinéma parlant et les divers recueils « pour la jeunesse bretonne », ne méritait-il pas mieux que le silence obstiné de mes confrères bretonnants?

J. LANGLOIS.

(1) *Teir C'hanenn* (trois mélodies). En vente à la Librairie de Bretagne, 17, quai Chateaubriand à Rennes et dans toutes les bonnes librairies bretonnes.

SKOL AR BINIOU

Il vient de paraître sous ce titre une méthode pour apprendre à jouer du biniou et de la bombarde (1). Bien présentée et préfacée avec esprit par Paul Le Flem, puis avec une verve enthousiaste par Y. Drezen, elle était attendue avec impatience par la jeunesse bretonne si éprise de nos vieux instruments. Chaque apprenti sonneur aura désormais à sa portée un guide suffisant pour apprendre, même seul, à sonner des marches et des danses. Dorig Le Voyer, auteur de la méthode, vient ainsi de couronner ses efforts de maître-luthier. Après avoir mis au point des instruments-types et en avoir assuré la fabrication en série à des prix accessibles, il prend aujourd'hui la plume pour enseigner la manière de s'en servir et aussi pour se justifier. Car Dorig, comme d'autres, s'est trouvé devant le problème de concilier la tradition instrumentale bretonne avec nos goûts modernes. Notre vieux biniou, avec son bourdon unique et son flûtiau écourté, semblait une pauvre chose à côté de son frère écossais, aux amples proportions et aux trois grands bourdons décoratifs, dont maints exemplaires, importés en Bretagne, lui faisaient une concurrence désastreuse. En outre, selon leur origine, les instruments bretons étaient de tonalités différentes. Il fallait donc unifier, codifier et améliorer la présentation pour pouvoir obtenir, à l'occasion, des « cliques », but recherché. Dorig s'est arrêté à une solution moyenne, créant un « biniou-nevez » ou nouveau-biniou, à mi-chemin entre les formules de Bretagne et d'Écosse. Certains, et j'en suis, regretteraient cette rupture de tradition qui a de grandes chances d'aggraver encore l'oubli dans lequel s'estompée la technique remarquable, et liée à leurs instruments vieille-mode, des vieux sonneurs. Car, en somme, il ne s'agit plus pour Dorig et ses élèves de perpétuer un art populaire, mais d'apprendre à jouer d'un instrument destiné de toute évidence à remplacer avantageusement le clairon, par exemple, dans les groupes de jeunesse en Bretagne. Certes, je ne veux pas passer pour un empêchement de danser en rond et je ne verrais aucun inconvénient à ce que des patronages possèdent une « clique » de biniou et de bombardes. L'esthétique, du moins, n'y perdrait pas. Mais où est le lien qui nous rattache aux sonneurs d'antan? Ni les buts, ni les moyens ne sont en rapport. D'ailleurs on n'apprenait pas à jouer du biniou breton, c'était tout talent et instinct, depuis la facture jusqu'aux éblouissantes « variations », souvent de classe, qu'exécutaient les bons sonneurs. En un mot, c'était un instrument populaire dans toute la plénitude du terme. Il s'en va comme les costumes brodés, les chapeaux à boucles et l'élégance de la langue... Il s'en va et ce n'est pas en faisant souffler dedans par des gâs qui n'ont jamais mis les pieds à Melrand ou à Carhaix et qui souvent n'ont jamais entendu un vrai sonneur, qu'on le ratrapera. C'est un peu comme si on faisait jouer de la flûte de Pan à un flûtiste de l'Orchestre Philharmonique de Berlin. Avec une belle mise en scène, ce serait sans doute curieux et peut-être artistique (qui sait?), mais ce ne serait assurément pas de la pure tradition athénienne.

De la méthode, par elle-même, je ne pense pas de mal, le reproche que je lui fais étant dans le fond et non dans la forme. Tout au plus pourrait-on dire qu'avec un peu plus de science on n'eût pas craint le jugement d'un professionnel étranger. Une nouveauté : il n'y a presque pas de fautes dans les notations d'atrs. Mais pourquoi la langue française est-elle çà et là si cruellement malmenée?

ABLEON KOUZ.

(1) En vente chez les bons libraires bretons.

Nota. — En rendant compte, dans notre dernier numéro, d'un recueil folklorique breton récemment paru, notre collaborateur Arzour a omis de rappeler que le tout premier ouvrage de vulgarisation sur les « Danses bretonnes » était dû à M^{me} Galbrun, l'ardente militante trégorroise. Il était juste que cela soit rappelé et que les précurseurs reçoivent l'hommage qu'ils méritent.

Moyenne, Imprimerie Flock

Le Gérant : O. MORDELL.

Apprenez le breton LANGUE DE L'AVENIR

Pour un aperçu général :

Premier Cours de Breton (en 15 leçons), par A. Daniel, 28 F.

Pour acquérir une connaissance rapide de la syntaxe et du vocabulaire :

Méthode rapide de Breton, par R. Hemon, 12 F.

Pour entrer dans le détail de la syntaxe :

Grammaire Bretonne, par R. Hemon, 15 F.

Une méthode plus complète que les précédentes :

Cours Élémentaire de Breton, par R. Hemon, 16 F.

Dictionnaire Breton-Français, par R. Hemon, 28 F.

Dictionnaire Français-Breton, par R. Hemon, 13 F.

L I S E Z

ARVOR, hebdomadaire en breton et en français, consacré au problème linguistique breton. — Abonnement : 50 F. — Adresse : 11, rue Louis-Postel, Rennes. C. C. L. Andouard, 35-429 Rennes.

GWALARN, revue mensuelle littéraire en breton, directeur : Roparz Hemon. — Adresse : L. Némo, 110, boulevard de Metz, Rennes. C. C. L. Némo, 121-10 Rennes. — Abonnement : 50 F.

LIBRAIRIE DE BRETAGNE, 19, quai Chateaubriand, Rennes. Tél. : 44-83.

LIBRAIRIE CELTIQUE, 108 bis, rue de Rennes, Paris VI^e. Littré 54-08.

LIBRAIRIE DERRIEN, 53, rue Émile Zola, Brest. Tél. : 25-22.

le N° 30^f

